

RTp 729m

INSTITUT DE FRANCE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DES

CINQ ACADÉMIES

DU LUNDI 25 OCTOBRE 1926

PRÉSIDÉE PAR

M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXVI

INSTITUT.
1926. — 24.



RTp 129m

INSTITUT DE FRANCE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DES

CINQ ACADÉMIES

DU LUNDI 25 OCTOBRE 1926

PRÉSIDIÉE PAR

M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

ASSISTÉ DE

MM. RENÉ DOUMIC, J.-B. CHABOT, CHARLES LALLEMAND,
A. DAMPT

DÉLÉGUÉS DES ACADÉMIES

FRANÇAISE, DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, DES SCIENCES
ET DES BEAUX-ARTS

ET DE M. CH. LYON-CAEN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
SECRÉTAIRE ACTUEL DU BUREAU DE L'INSTITUT



ORDRE DES LECTURES

Discours du Président des Cinq Académies de l'Institut.

1°

Rapport sur le concours de 1926 pour le prix fondé par M. DE VOLNEY, et sur l'emploi des arrérages des fondations Debrousse, Gas et Forestier.

2° *Ce que disaient d'eux-mêmes les Français du quatorzième siècle*, par M. HENRY COCHIN, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;

3° *L'Insecte et l'Homme*, par M. PAUL MARCHAL, délégué de l'Académie des Sciences;

4° *Un quart d'heure avec Mozart*, par M. ADOLPHE BOSCHOT, délégué de l'Académie des Beaux-Arts;

5° *L'écrivain dans la Société d'après guerre*, par M. GEORGES LECOMTE, délégué de l'Académie française.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DES
CINQ ACADEMIES

DU LUNDI 25 OCTOBRE 1926

DISCOURS

DE

M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY

PRÉSIDENT

MESSIEURS,

La séance publique annuelle des Cinq Académies n'est pas seulement une solennité à la fois confraternelle et mondaine; elle marque une date mémorable : l'anniversaire de notre fondation. C'est, en effet, le 25 octobre 1795 qu'une loi, votée par la Convention, organisait l'Institut de France et lui confiait la mission de « perfectionner les sciences et les arts, de provoquer les découvertes, d'unir en un faisceau les efforts variés de l'esprit humain ». 1795, c'est donc la date officielle de la naissance de

l'Institut. Mais ses racines plongent dans un passé beaucoup plus lointain.

Au mois de janvier 1635, le roi Louis XIII, dans des lettres patentes, confirme la création « par son très cher et très aimé cousin », le duc de Richelieu, de l'Académie française. Le roi veut que son dit cousin puisse s'en dire et nommer le chef et protecteur.

Le règlement du 22 février 1635 ordonne qu'il y ait trois officiers : le directeur, le chancelier, nommés chacun pour deux mois, et le secrétaire qui ne changera point.

L'Académie aura un sceau sur lequel est représentée la figure du Cardinal. Au revers, une couronne de lauriers avec ces mots : « A l'immortalité. » Serait-ce là l'origine de ce qualificatif d' « Immortels » que l'on nous accorde couramment, et qui est, hélas ! d'une vérité si relative.

Le règlement de 1701 pour l'Académie royale des Inscriptions et Médailles, dénommée en 1716 des Inscriptions et Belles-Lettres, ordonne qu'elle sera composée de quarante membres : dix honoraires, dix pensionnaires, dix associés et dix élèves. Ainsi se précisait l'intention royale : c'était bien un rôle de direction et d'orientation de la pensée et de l'art que le souverain assignait à l'Académie, puisqu'il y réunissait les artistes, les maîtres du présent et ceux de l'avenir, leurs élèves.

Les statuts de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, approuvés en 1648, avaient déjà marqué cette volonté directrice. Cette académie est une véritable école, ouverte tous les jours, de façon que la jeunesse et les étudiants soient reçus pour dessiner et profiter des leçons. En 1676, l'ouverture d'écoles académiques de

peinture et de sculpture, dans toutes les villes du royaume où elles seront jugées nécessaires, est ordonnée.

La même année vit s'accomplir la réunion de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture de Paris à celle de Rome, dite de Saint Luc.

Bien après la fondation en 1671 d'une Académie d'Architecture, des lettres patentes de 1713 confirment en ces termes l'établissement des diverses Académies :

« Le soin des Lettres et des Beaux-Arts ayant toujours contribué à la splendeur des États, le feu Roi, notre très honoré Seigneur et Père, ordonna en 1635 l'établissement de l'Académie Française, pour porter la langue, l'éloquence et la poésie au point de perfection où elles sont enfin parvenues sous notre règne. Nous choisîmes en 1663 parmi ceux qui composaient cette Académie un petit nombre de savants, les plus versés dans la connaissance de l'histoire et de l'antiquité, pour travailler aux inscriptions, aux devises, aux médailles et pour répandre, sur tous les monuments de ce genre, le goût et la noble simplicité qui en font le prix. Tournant ensuite plus particulièrement nos vues du côté des sciences et des arts, nous formâmes en 1666 une Académie des Sciences, composée de personnes les plus habiles dans toutes les parties des mathématiques et de la physique. Ces deux académies remplirent si dignement nos espérances que, quand la paix de Ryswick eut rendu le calme à l'Europe, nous leur accordâmes des règlements et voulûmes que leurs conférences se fissent au Louvre. »

La Révolution ne pouvait manquer d'exercer son autorité sur ce domaine, tout marqué de l'action royale.

Dès 1790 intervint une loi qui n'accordait de crédits qu'à l'Académie française, à l'Académie des Belles-Lettres et à l'Académie des Sciences.

L'Académie de Peinture et de Sculpture et celle d'Architecture, jugées trop aristocratiques et somptuaires, n'avaient plus à compter sur les subsides officiels.

La loi du 25 novembre 1792 fut plus rude encore. Elle atteignait les Académies aux sources vives et suspendait toutes nominations et remplacements dans toutes les Académies de France.

Enfin, avec la loi du 8 août 1793, c'était le couperet définitif; la mort sans phrases. Toutes académies dotées par la nation étaient supprimées; quatre jours plus tard, le 12 août 1793, la Convention ordonnait l'apposition des scellés sur les portes des appartements occupés par les Académies. La seule Académie des Sciences, en vertu de l'application plus utilitaire de ses recherches, sans doute, trouvait grâce devant la Convention.

Deux ans s'écoulèrent, et une renaissance possible des Académies s'annonça. La Constitution de l'an III disposait dans son article 298 :

« Il y a pour toute la République un Institut national chargé de recueillir les découvertes et de perfectionner les sciences et les arts. »

En exécution de cet ordre, la loi du 25 octobre 1795 (3 brumaire an IV) décrétait la formation de l'Institut, divisé en trois classes : I. Sciences physiques et mathématiques. — II. Sciences morales et politiques. — III. Littérature et Beaux-Arts.

C'est cet anniversaire de notre naissance, ou mieux

de notre résurrection que nous célébrons aujourd'hui.

Le législateur avait tenu à marquer en traits vigoureux quel devait être l'esprit nouveau de cette institution ancienne.

« Cet Institut national, disait-il, répond à une idée grande et majestueuse, dont l'exécution doit effacer en splendeur toutes les Académies des rois; ce sera en quelque sorte l'abrégé du monde savant, le corps représentatif de la République des lettres, l'honorable but de toutes les ambitions de la Science et du Talent, la plus magnifique récompense des grands efforts et des grands succès. Ce sera un Temple national dont les portes, toujours fermées à l'Intrigue, ne s'ouvriront qu'au bruit d'une juste renommée. »

En même temps qu'un temple du savoir, la Convention voyait donc en nos Académies le sanctuaire de l'équité, le suprême abri contre l'injustice et l'intrigue. Pour immortels que nous soyons, un tel honneur est redoutable à de pauvres hommes. Tout au moins nous efforçons-nous de le mériter.

L'intention utilitaire et éducative de la loi se marquait par diverses obligations. L'Institut devait nommer chaque année des citoyens chargés de voyager tant à travers les départements de la République qu'à l'étranger et de relater tous faits et observations utiles à l'agriculture. En outre, tous les six ans, l'Institut avait à désigner six de ses membres pour voyager soit ensemble, soit séparément en vue de recherches sur les diverses connaissances humaines, autres que l'agriculture.

Le programme des prix à distribuer par chacune des

classes de l'Institut devait être publié chaque année. Depuis cette époque, la générosité des particuliers a remplacé surabondamment l'État dans ce rôle, et des fondations nombreuses et diverses sont venues accroître le nombre et la valeur des récompenses qu'il nous est permis de distribuer.

L'Institut, composé de 144 membres, s'installe au Louvre, qu'on appelait alors le Muséum.

Un décret du 29 ventôse an XII le transféra au Palais des Quatre Nations ou Palais Mazarin, celui-là même où nous siégeons. L'indemnité annuelle de chaque académicien était fixée à 750 myriagrammes, soit 7.500 kilogrammes de froment. Au cours actuel, cette quantité de blé représenterait 18.000 francs, c'est-à-dire douze fois la somme que nous touchons aujourd'hui.

Cette dernière clause nous ramène d'un peu loin à nos actuelles difficultés monétaires. Elle peut nous servir à mesurer la dépréciation du franc.

Le Consulat donna à l'Institut une organisation assez rapprochée de l'état de choses antérieur à la Révolution. Il s'inspira dans nos règlements « de ce qu'une durée et une expérience centenaires y avaient perfectionné et consolidé ».

Désormais, l'Institut est divisé non plus en trois classes, mais en quatre. Sans reprendre encore, comme le proposait Chaptal, le titre d'*Académie* auquel était attaché plus d'un siècle de gloire, et qui ne fut rétabli qu'en 1816 par la Restauration, le premier Consul rappelait les anciens Académiciens : réunis à leurs nouveaux confrères, ils pouvaient oublier dans leur sanctuaire les épreuves des années de révolution.

Enfin, une ordonnance du roi Louis-Philippe, du 24 octobre 1832, rétablit la classe des Sciences morales et politiques, supprimée en l'an XI. C'est depuis cette date que l'Institut existe sous sa forme et dans sa composition actuelles, sauf certaines modifications du chiffre de ses membres.

C'est ainsi qu'à travers les siècles s'est affirmée la fidélité à un même idéal, la poursuite du même but de perfectionnement littéraire, moral et artistique et de découvertes scientifiques, que les membres des diverses Académies n'ont jamais cessé d'avoir devant les yeux. La vie et les œuvres de ceux de nos confrères que nous avons perdus depuis notre dernière réunion ne démentent point cette affirmation : elles sont l'éclatant témoignage de son exactitude.

L'Académie française était, par un rare bonheur, au complet, lorsque le 14 janvier 1926, un de ses écrivains les plus délicats, René Boylesve, lui fut brusquement enlevé.

Toute la carrière de Boylesve a été vouée aux lettres, qu'il aimait d'un amour passionné. Il en avait le culte et le respect. Il voulait que le roman fût une œuvre d'art fondée sur la psychologie, et c'est la logique de leurs caractères et de leurs sentiments qui seule déterminait les actes de ses personnages. Boylesve vivait d'une vie intérieure intense, tout à la joie de ses créations et de ses rêves. C'était un modeste, que ses brillants succès n'avaient pas gâté. Très difficile pour lui-même, il jugeait parfois avec une sévérité inattendue tel de ses ouvrages

qui avait eu le plus de vogue auprès du public; il allait jusqu'à regretter certains de ses livres auxquels ses admirateurs donnaient une signification trop différente de celle qu'il avait conçue. Il avait une prédilection secrète pour les romans, où il avait pu retracer certains épisodes de sa propre existence. On le retrouve dans la plupart de ses livres; non pas dans les faits eux-mêmes, mais dans la couleur, le ton du récit. Il s'y révèle par le sens profond de la vie provinciale. Son attachement pour la petite patrie, à laquelle il tenait par toutes les fibres de son cœur, se révèle par la poésie secrète qui se dégage du moindre détail, par la mesure, par l'harmonie des proportions, enfin par le goût tout court, qui est une des qualités premières de l'honnête homme d'autrefois et du Français d'aujourd'hui. Tourangeau, il l'était dans les moelles par la finesse, la discrétion et une naturelle élégance, par la pureté et l'aisance jolie de son style.

Nous voudrions rappeler ici tous ses romans et n'avoir pas à choisir dans son œuvre, si plaisante, si aimable, à la fois simple et raffinée. Après son livre de début *le Médecin des Dames de Néans*, qui est comme la confidence d'un adolescent dont l'âme s'ouvre à la vie, *Sainte Marie des fleurs* et *le Parfum des Iles Borromées*, le montrent en pleine possession de son talent, et sa réputation grandit soudainement. *Mademoiselle Cloque*, *la Becquée*, *l'Enfant à la Balustrade*, le ramènent aux intimités, qui répondaient si bien à son amour du calme, de la méditation, de la vie intérieure. Au sein même du grand Paris, bruyant et agité, il avait su se faire une retraite paisible, et, sous les beaux ombrages de son jardin, il travaillait heureux dans

un cadre qu'il avait choisi. C'est là, dans cette demi-solitude d'un Passy verdoyant, qu'il écrivit pendant un quart de siècle la plupart de ses romans. *Mon Amour*, *Madeleine jeune femme*, *la Leçon d'amour dans un parc*. Tous dans leur diversité ont ce caractère commun qu'ils sont pénétrés de la douceur angevine. L'ironie même, lorsqu'elle paraît, est légère et tendre.

Aux rares mérites de l'écrivain, s'ajoutait la grâce de l'homme, infiniment séduisant. Nul de ceux qui l'ont approché n'oubliera la physionomie à la fois grave et douce de Boylesve, ses yeux ardents et profonds qui reflétaient une pensée si active et une sensibilité frémissante.

Malgré son amour de la retraite, il était d'abord aimable et accueillant. Il aimait la jeunesse et se montrait, pour les débutants qui venaient lui confier leurs espoirs, plein de bienveillance et de cordialité chaleureuse. Il poussait jusqu'au scrupule la crainte de ne pas rendre justice à un talent naissant et de tout son pouvoir aidait à se produire ceux en qui il entrevoyait des promesses d'avenir.

Boylesve a aimé les lettres d'un fidèle amour et les a servies avec ferveur. Elles ont embelli sa vie, et parent de grâce son souvenir.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a été particulièrement éprouvée. Elle a perdu six de ses membres.

Le comte Paul Durrieu, né à Strasbourg, où son père était trésorier général, est mort le 24 novembre 1925,

dans la maison patrimoniale de sa famille, près de Grenade-sur-l'Adour, dans le département des Landes.

Élève de l'École des Chartes, il en sortit en 1878, premier d'une promotion dont Babelon était le second. L'année suivante, il devint membre de l'École française de Rome. Ses travaux portèrent sur les relations de la France avec l'Italie au Moyen âge, depuis les origines jusqu'à la campagne de Charles VIII. Le directeur de l'École, qui était alors Auguste Geffroy, envoya Durrieu étudier aux Archives de Naples les copieux registres de la chancellerie des princes angevins, où le jeune savant devait trouver des matériaux d'un puissant intérêt. Ayant rassemblé et mis en ordre des fragments divers et confus, il put ainsi reconstituer et publier les *Archives angevines de Naples*, qui fournissent un tableau complet des institutions et de l'organisation de la monarchie des Deux-Siciles.

En 1895, Durrieu, poursuivant parallèlement une autre série d'études, publiait un ouvrage sur les Gascons en Italie, chapitre intéressant de l'histoire franco-italienne, à laquelle le jeune historien semblait devoir se consacrer. Mais il s'opéra à ce moment dans sa carrière une évolution qui allait donner une autre direction à ses travaux. A son retour de Rome, il fut attaché à la conservation des peintures du musée du Louvre. C'est alors qu'il s'attacha à l'étude des manuscrits enluminés, et en particulier à celle des Livres d'heures, dans laquelle il ne devait pas tarder à exceller. Le XV^e siècle l'attirait; il commenta avec autorité les œuvres d'artistes tels que Jean Foucquet, André Beauneveu, Jacquemart de Hes-

din, les Limbourg, les Van Eyck. Dans le beau chapitre qu'il écrivit pour l'*Histoire de l'Art* d'André Michel, sur la *Peinture en France depuis Jean le Bon jusqu'à la fin du XV^e siècle*, et dans son ouvrage sur la *Miniature flamande à la cour de Bourgogne de 1415 à 1530*, il résume sur ce point l'état de la science. Actif jusqu'à la dernière heure, il corrigeait sur son lit de mort les épreuves d'une étude des peintures du Terrier de Marcoussis, exécutées d'après les ordres de l'amiral Malet de Gravelle, au début du XVI^e siècle.

Nous perdons en Durrieu un confrère érudit et artiste, qui laisse au cœur de tous ceux qui l'ont connu, un souvenir durable et des regrets unanimes.

Quelques semaines plus tard, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres voyait disparaître un autre de ses membres libres, Jean-Auguste Brutails, mort à Bordeaux le 1^{er} janvier 1926. Il avait été, comme Durrieu, élève de l'École des Chartes. Passionné d'archéologie, il se cantonna d'abord dans l'étude des monuments romans et gothiques du Roussillon; ce fut le sujet de son ouvrage, *Notes sur l'art religieux en Roussillon*. En 1892 il obtenait la première médaille au concours des antiquités nationales, pour son savant volume sur la *Condition des populations rurales du Roussillon*.

Devenu juge au tribunal supérieur d'Andorre, il recueillit les usages et traditions de ce coin curieux des Pyrénées, et en fit le sujet de son livre *la Coutume d'Andorre*.

Nommé à Bordeaux en 1889, Brutails organisa, à la

Faculté des lettres, l'enseignement de la paléographie et de la diplomatique. En 1900, il publia *les Vieilles églises de la Gironde*, qui lui valurent en 1912 le grand prix Gobert; de l'étude des pierres il avait tiré l'enseignement de l'histoire nationale. En 1917, il publia son livre émouvant *Pour comprendre les monuments de la France*, qui empruntait une actualité douloureuse aux destructions de Reims, d'Arras, de Soissons et de tant d'autres chefs-d'œuvre de l'art et de la foi. Ce commentaire éloquent de désastres irréparables n'est pas un des chapitres les moins poignants de l'histoire de la grande guerre, de cette guerre qui ne détruisit pas seulement des millions de vies humaines, mais qui brisa les pierres et bouleversa le sol de la France.

Correspondant de l'Académie depuis 1902, Brutails en devint membre libre en 1919, date à laquelle il fut élu au fauteuil d'Émile Picot. Il laisse le souvenir d'un savant consciencieux dont les travaux solides survivront.

Georges Bénédite est mort le 23 mars 1926, au Caire, sur cette terre des Pharaons qui était comme son domaine : il ne l'avait pas visitée moins de dix-huit fois. Il y revenait sans cesse depuis qu'au début de sa carrière il avait, après de fortes études sur l'art antique, choisi les monuments de l'Égypte comme objet spécial de ses travaux.

Nommé en 1887 membre de la Mission archéologique du Caire, il entreprit l'étude de l'île de Philæ, menacée par les nouveaux barrages du Nil. Il travaillait en même temps au catalogue du musée du Caire, et refondit complète-

tement le *Guide d'Égypte* publié par la maison Hachette.

En 1899, il fut choisi par Maspero, qui venait d'accepter la direction du Service des antiquités en Égypte, pour le suppléer dans sa chaire d'égyptologie au Collège de France. Il y débuta par une série de leçons sur la civilisation et les arts dans l'ancienne Égypte; au cours des années suivantes, il étudia les monuments et leurs inscriptions. C'était d'ailleurs le côté artistique qui captivait Bénédite, et qui a inspiré la plupart de ses travaux, celui par exemple qu'il publia sur *l'Art égyptien dans ses lignes générales*. Conservateur des antiquités égyptiennes au Louvre, il n'a cessé de travailler au classement des collections confiées à sa garde, en même temps qu'il les enrichissait de pièces rares, qu'il savait découvrir avec un goût très sûr.

Élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1924, il n'aura pas longtemps pris part à ses travaux, auxquels son énergique activité semblait promettre une longue et précieuse collaboration. Ses confrères gardent le souvenir de sa lecture sur *la Vallée des Rois* faite à la séance annuelle de 1925; il s'y montrait le digne continuateur des illustres égyptologues qui ont fait si grand honneur à la science française, les Champollion, les Mariette, les Rougé, les Maspero. Nous déplorons une mort qui interrompt brusquement une belle carrière.

Paul Foucart appartenait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1878. Membre de l'École d'Athènes, puis en 1868, chargé d'une mission épigraphique, il se

fit connaître par ses découvertes à Delphes, par son *Mémoire sur les associations religieuses dans l'antiquité*, par son *Commentaire du sénatus-consulte de l'an 170*. Il devint, en 1879, directeur de l'École d'Athènes, à la tête de laquelle il resta jusqu'en 1891. Revenu à Paris, il ne cessa d'enrichir les mémoires de l'Académie par ses travaux : *Formation de la province romaine d'Asie*, *Culte de Dionysos en Attique*, *Élude sur Didymos*, *le Sénatus-consulte de Thisbé*, *les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace au IV^e siècle avant J.-C.* C'est également dans ce recueil qu'il publia ses *Études sur les Mystères d'Éleusis* : il examina la nature de ces mystères, leurs rites, leur personnel, la condition des familles sacrées attachées au culte de Déméter et de Coré. Convaincu de l'origine égyptienne de ce culte, il trouva, dans ce lien, l'explication des caractères de certaines initiations qui se rattachaient, selon lui, à la religion d'Isis.

En 1917, Foucart lisait à ses confrères son mémoire sur le *Culte des héros dans la Grèce antique*. Chacun de ses auditeurs sentait, à travers l'éloquent tableau dressé par le savant helléniste, vibrer l'âme du patriote, dont le fils venait de tomber pour la France. Cette mort, qui assombrit ses dernières années, n'avait en rien diminué son ardeur au travail ni l'énergie avec laquelle il soutenait ses opinions dans les discussions scientifiques.

Bernard Haussoullier était né en 1853. Après de fortes études au lycée Louis-le-Grand, il entra à l'École Normale supérieure et suivit les conférences d'Olivier Rayet sur l'antiquité grecque. L'influence de ce maître éminent

détermina dès lors sa vocation. Pensionnaire à l'École d'Athènes, de 1876 à 1880, il collabora au *Bulletin de correspondance hellénique* par de nombreux articles où s'affirmait déjà sa science d'archéologue et d'épigraphiste. En 1883, il soutint sa thèse de doctorat sur la *Vie municipale de l'Attique* : elle fait autorité en la matière. Deux ans plus tard, il remplaçait Rayet comme maître de conférences d'antiquités grecques à l'École des hautes études : il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, avec l'éclat que l'on sait. Son renom s'étendait bien au delà des frontières de la France : de nombreux étudiants étrangers se pressaient à ses leçons. Il fournit, pendant de longues années, des études au *Recueil des inscriptions juridiques grecques* publié sous la direction de Dareste, ainsi qu'à la *Revue de philologie, d'histoire et de littérature anciennes*, dont il était devenu le directeur. Parmi ses travaux, rappelons le rétablissement du texte de la constitution d'Athènes, retrouvé dans les papyrus du Musée britannique. La traduction de ce document et le commentaire qu'en fit Haussoullier lui valut le prix Bordin en 1895. A cette époque, il fut chargé par le Gouvernement de reprendre les fouilles du temple d'Apollon à Didyme. Il était assisté dans cette tâche par notre confrère, l'éminent architecte Pontremoli ; les deux explorateurs firent des découvertes de la plus grande valeur, qu'ils consignèrent dans un volume publié par eux à la suite de leur mission.

Élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1905, en remplacement de Jules Oppert, il prit une part active à ses travaux et se distingua par le nombre et le mérite de ses communications. Il s'occupait avec

un soin particulier de la publication des inscriptions grecques concernant les choses romaines, de celle du *Corpus de Délos* et des inscriptions lydiennes. En 1917, il publiait le *Traité entre Delphes et Pellana*, et l'œuvre posthume de Jean Maspero, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, pour laquelle il écrivit une préface.

Toujours prêt à donner son temps et son labeur à ce qui pouvait contribuer au progrès de la science, Haus-soullier était à la disposition de ses élèves et de ses amis pour les guider, les éclairer de ses conseils. Aimant à éveiller leur curiosité, à provoquer leur esprit d'initiative, il les associait à ses propres travaux. D'un caractère charmant, d'une courtoisie parfaite, ce savant réalisait l'idéal de l'honnête homme au sens le plus complet du mot. Il laisse un vide difficile à combler.

M. Édouard Naville, associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1908, est mort il y a quelques jours, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

C'était un égyptologue de premier ordre qui a, pendant quarante ans, poursuivi ses fouilles dans la vallée du Nil. Il avait débuté par des travaux de traduction et de critique de textes. Dans cet ordre d'idées, son œuvre principale fut l'édition du *Livre des Morts*, recension thébaine. Il s'adonna ensuite aux recherches sur le terrain, dont il consigna les résultats dans ses ouvrages sur Pithom et le pays de Goshen, Onias, Bubastis et beaucoup d'autres. C'est lui qui a déblayé le temple de Deir-El-Bahari. C'est lui qui découvrit la fameuse statue de la vache en grès rouge et, dans le tombeau d'Osiris, un

édifice souterrain semblable au puits d'Abydos, décrit par Strabon.

M. Naville avait pris ses grades universitaires en France. Entré au Comité International de la Croix rouge en 1898, il en fut le président d'octobre 1917 à fin décembre 1919. Il eut, en cette qualité, à diriger l'agence des prisonniers de guerre, au sort desquels il s'intéressa avec un dévouement inlassable. Le 6 février 1918, il lança, au nom du Comité international de la Croix rouge, une protestation énergique contre l'emploi des gaz asphyxiants.

Ce grand savant fut un ami sincère et ardent de notre pays.

L'Académie des Sciences a perdu, dans la personne d'Eugène Tisserand, un de ses membres libres qui l'honoraient le plus, au point de vue moral comme au point de vue scientifique. Tisserand a consacré sa vie aux travaux de cette agriculture qui demeure la pierre angulaire de notre vie nationale. Entré en 1850 à l'Institut agronomique qui venait d'être fondé à Versailles, il en sort dans les premiers rangs et reçoit aussitôt une mission qui lui permet, durant cinq ans, de s'initier aux exploitations agricoles les plus intéressantes. En Grande-Bretagne, en Hollande, en Allemagne, au Danemark, en Norvège, il étudie les divers procédés de culture et l'élevage des animaux domestiques. Rentré en France en 1858, placé à la tête d'un grand service agricole, il est chargé de mettre en valeur l'une des régions de notre pays dont le sol est le plus pauvre ; il y réussit admirablement. Après la guerre

de 1870, il est nommé inspecteur général et commence son apostolat pour la régénération de l'agriculture ; il l'engage délibérément dans les voies scientifiques. Il fonde les écoles pratiques qui relient les fermes-écoles aux écoles nationales. Il reconstitue à Paris l'Institut agronomique à la tête duquel il restera jusqu'en 1879. Directeur général de l'Agriculture, il multiplie les laboratoires, les chaires départementales, les champs d'expériences. Se souvenant de l'une des tâches assignées à l'Institut à la fin du XVIII^e siècle, lors de son organisation révolutionnaire, il envoie de nombreuses missions étudier les progrès réalisés à l'étranger. A l'intérieur, il s'efforce de faciliter les expériences sur la vaccination anticharbonneuse : Pasteur lui en exprime publiquement sa reconnaissance.

Tisserand ne s'en tint pas à son œuvre administrative, si féconde et si étendue. Il publiait en 1865 ses *Études économiques sur le Slesvig, le Holstein et le Danemark* ; en 1875, *la Végétation dans la haute altitude* ; en 1876, *le Traitement du lait à basse température*. C'est ainsi que, joignant le travail scientifique à l'effort ininterrompu d'une activité toujours en éveil, il n'a cessé de contribuer, en bon Français, au progrès national. Il était presque centenaire quand la mort l'atteignit ; mais il était resté jusqu'au bout alerte et souriant, d'une bonne grâce que n'oublieront aucun de ceux qui ont connu cet homme utile, un de ceux dont les circonstances où nous vivons font ressortir avec plus de force encore l'action bienfaisante.

L'Académie des Sciences a fait une autre perte sensible dans la personne de M. Gouy, membre non résident, qui

fut, au dire de notre confrère M. Émile Picard, bon juge en la matière, un physicien d'une puissante originalité. On lui doit des découvertes remarquables dans des parties de la physique qui avaient fait l'objet d'un nombre immense de travaux, et où il semblait qu'il n'y eût plus guère à glaner : vitesse de la lumière, propagation des ondes, diffraction. Son nom restera attaché à l'étude de ces curieux mouvements, qu'on appelle mouvements browniens, d'où il résulte que ceux-ci sont identiques aux mouvements d'agitation prévus par les théories cinétiques qui sont à la base de la physique moderne.

Kamerlingh Onnes n'aura pas appartenu longtemps à l'Académie des Sciences, dont il était correspondant pour la Section de physique depuis 1920, et qui venait de l'élire membre associé le 7 décembre 1925.

Né en 1853 à Groningen (Pays-Bas), Onnes est mort à Leyde le 21 février 1926. Il avait travaillé sous la direction de Bosscher, puis dans le laboratoire de Kirchhoff, aux côtés de notre ancien confrère Gabriel Lippmann. Devenu professeur à Leyde en 1882, il organisa dans cette ville un laboratoire bientôt célèbre. Il eut la gloire d'obtenir pour la première fois la liquéfaction de l'hélium et d'utiliser ce résultat pour abaisser au-dessous de un degré absolu (environ moins 272 degrés centigrades) la limite expérimentale des basses températures : il put ainsi étudier les propriétés thermodynamiques, électriques, magnétiques et optiques de la matière dans des conditions qui n'avaient pas été réalisées avant lui. Dans son laboratoire, les découvertes se multiplièrent : à la

suite de celle des corps supra-conducteurs, il reçut en 1913 le prix Nobel de physique. Cette partie de son œuvre confirmait d'une façon remarquable des idées émises autrefois par Lippmann au sujet des propriétés spéciales que présentent les corps dépourvus de résistance électrique. Avec Kamerlingh Onnes disparaît un physicien remarquable, dont la sagacité expérimentale a fait faire de notables progrès à certaines parties de la science.

Aimé Witz, né à Cerney (Bas-Rhin), doyen honoraire de la Faculté libre des Sciences de Lille, était, depuis 1907, correspondant de la Section de mécanique de l'Académie des Sciences. Il s'était spécialisé dans la thermodynamique et dans l'électricité. Sa théorie des moteurs à gaz est universellement acceptée. Ses théories sur les moteurs à explosion ont été confirmées par le succès du moteur Diesel. Il a élucidé la question des enveloppes de vapeur et porté à un haut degré la puissance de vaporisation des chaudières. Il a mesuré expérimentalement la quantité d'énergie transformée en lumière dans les différents modes d'éclairage. Les inventeurs trouvaient en lui un guide sûr, un conseiller dont les avis leur étaient précieux ; il les distribuait libéralement, en dehors même des publications techniques qu'il dirigeait. Witz a été un brillant représentant de l'École alsacienne, dont nous saluons les succès avec une satisfaction particulière.

L'Académie des Sciences a perdu un autre de ses correspondants pour la Section de géographie et de navigation en la personne de Sir Philip Watts, né à Green-

wich le 30 mai 1846, mort à Londres le 15 mars dernier. Attaché au Service de l'Amirauté jusqu'en 1885, il avait collaboré à la construction des premiers cuirassés à tranches cellulaires. Il entra ensuite dans la célèbre maison Armstrong-Withworth qui, sous sa direction, fournit de nombreux navires de guerre à la Grande-Bretagne et à maints pays étrangers. Il reprit en 1902 des fonctions officielles et fut nommé chef de la Section des constructions navales de l'Amirauté. En 1904 il construisait le cuirassé *Dreadnought*, dont le nom et le type sont devenus classiques. Plus récemment il a dressé les plans du premier *Superdreadnought*. Il a publié des études sur le roulis des navires et les moyens de le diminuer par l'emploi du *waterballast*, sur le rapport entre la vitesse d'un bâtiment et la profondeur des eaux dans lesquelles il navigue. Sir Philip Watts fut un grand ingénieur, que l'Institut s'honorait de compter depuis 1918 au nombre de ses correspondants.

L'Académie des Beaux-Arts a perdu trois de ses membres : un compositeur, un sculpteur, un architecte.

Émile Paladilhe annonça dès ses premières années des dispositions extraordinaires pour la musique.

Né à Montpellier en 1844, il fut élevé par son père qui lui enseignait, outre la musique, le latin et le grec. Une tradition, j'allais presque dire une légende, relatée par notre confrère Bruneau, assure qu'à l'âge de six ans Paladilhe tint l'orgue de la cathédrale et que l'évêque de Montpellier l'encouragea en lui donnant une partition du *Stabat Mater* de Pergolèse. Dès 1853 l'enfant prodige joua

devant Saint-Saëns, et entra aussitôt au Conservatoire dans la classe de Marmontel, où il remporta le premier prix de piano en 1857, puis dans celle d'Halévy, qui le conduisit au prix de Rome, qu'il obtint en 1860, âgé de seize ans. A ce sujet, Bruneau nous conte encore une jolie anecdote. En attendant la délibération du jury, Paladilhe errait le long du quai Conti, où il rencontre Berlioz sortant du Palais Mazarin.

» Monsieur, interrogea-t-il, à qui a-t-on décerné le prix ?

— Le prix?... Pas à un gamin comme toi, toujours... C'est à Paladilhe.

— Eh bien, Paladilhe, c'est moi ! »

Ses années de séjour à la Villa Médicis furent fécondes. Sa fameuse *Mandolinata* vaut au jeune pensionnaire une célébrité mondiale et lui ouvre les portes de l'Opéra-Comique, qui représente successivement *le Passant* en 1872, *l'Amour africain* en 1875, *Suzanne* en 1878 et *Diana* en 1885. L'année suivante, en 1886, c'est à l'Opéra que fut joué le beau drame musical que Paladilhe avait tiré de la pièce célèbre de Victorien Sardou *Patrie*. L'œuvre reste au répertoire et retrouve, à chaque reprise, le succès du premier jour. D'exquises mélodies, des motets d'un profond sentiment religieux témoignent chez le compositeur d'une rare souplesse d'imagination. Élu en 1892 au fauteuil d'Ernest Guiraud, il écrivait *les Saintes Maries de la Mer*, en 1899 la *Messe solennelle de la Pentecôte* dédiée à la mémoire de Charles Gounod. Il laisse inédit un oratorio : *Saint François d'Assise* et deux opéras : *Dalila* et *Vanina*. Érudit lettré, dédai-

gneux du succès, il vivait, au milieu des siens, d'une vie retirée et paisible.

Le 6 janvier dernier, Paladilhe était assis à sa table de travail; il tenait à la main la plume avec laquelle il traçait le plan d'une œuvre nouvelle. Sa tête s'inclina, ses yeux se fermèrent. C'est ainsi que ce grand compositeur s'est endormi dans l'éternité, fidèle jusqu'au bout à son idéal d'art et de labeur fécond.

André-Joseph Allar était né à Toulon le 22 août 1845 dans une humble famille, dont le chef travaillait à l'arsenal maritime. D'abord apprenti dans une imprimerie, il se passionnait pour le dessin qu'on enseignait à l'école municipale. Il manifesta pour la sculpture des dispositions précoces qui le firent envoyer à l'école des Beaux-Arts de Marseille, puis à celle de Paris, où il fut l'élève de Dantan, de Cavelier et d'Eugène Guillaume. En 1869, âgé de vingt-quatre ans, il obtint le Grand Prix de Rome. On lui doit le *Monument commémoratif de la réunion de Nice à la France* et les bas-reliefs du monument de Victor Hugo à Paris.

Des statues du maître décorent l'Hôtel de Ville, le Grand-Palais, le Muséum, la Sorbonne, l'Opéra-Comique, la caserne des Célestins, le jardin du Luxembourg; à Domrémy-la-Pucelle, sur l'emplacement de la chapelle où Jeanne d'Arc allait prier, à l'entrée de la basilique qui y est édifiée, se dresse une œuvre d'Allar qui est devenue populaire : *Jeanne d'Arc écoutant les voix*.

Ses essais de sculpture monumentale aux expositions de 1878, 1889 et de 1900 ont été très remarquables; il en

reste des morceaux dispersés, les bas-reliefs pour une porte du Musée des Arts Décoratifs, une cheminée en grès qui est au Musée de Sèvres.

La souplesse de son talent se manifesta aussi dans la ciselure de maintes pièces d'orfèvrerie, aiguères, flambeaux, en or ou en argent, que les collectionneurs épris de perfection se disputent dans les ventes publiques. Véritable nature d'artiste, Allar poursuivait dans la vie son rêve étoilé de beauté. Resté simple et modeste, il inspirait la plus vive sympathie à tous ceux qui l'ont connu.

Jean Formigé était membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1920. A ses débuts, il avait travaillé avec Godbœuf à l'édification de la mairie de Passy. Son projet d'une gare de construction métallique lui valut le prix Duc. Il fut classé premier dans les deux concours ouverts pour l'érection d'un monument à la Constituante, et pour l'étude des dispositions générales de l'Exposition universelle de 1889. Ses travaux l'attachaient ainsi de plus en plus à la ville de Paris, qui devait peu à peu absorber le meilleur de son activité et à l'embellissement de laquelle il se consacra passionnément. Pendant près d'un demi-siècle il a été à la fois l'architecte en chef du Service des promenades et plantations de la capitale et le constructeur de nombreux bâtiments parisiens. Nous lui devons les serres de la ville dans le parc aux Princes, le Champ de Mars transformé, le château d'eau monumental du Sacré-Cœur, la restauration de la Tour Saint-Jacques, de la fontaine du Châtelet, du cloître Saint-Séverin, des arènes de Lutèce, les décorations de la salle

des fêtes, de l'escalier d'honneur et des appartements du Préfet à l'Hôtel de Ville, le monument commémoratif d'Alphand dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, le monument aux Morts du Père Lachaise, les dispositions architecturales de plusieurs ponts de Paris et du département de la Seine, la salle des expositions permanentes de la manufacture des Gobelins, les fontaines lumineuses, le Palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux à l'Exposition de 1889. L'élégance de ces Palais est restée dans la mémoire de leurs visiteurs, qui n'ont pas oublié l'heureux emploi de la polychromie que Formigé, en novateur hardi, sut y faire. Il a élevé ou restauré un grand nombre d'églises, de temples, de monuments. Un goût très sûr, une érudition consommée, apparaissent dans tous ses travaux qui marquent les étapes successives d'une carrière noblement remplie.

Cassien-Bernard naquit en 1849 dans l'Isère, où son père était maître de forges. Venu de bonne heure à Marseille, il y fut remarqué par le célèbre architecte Espérandieu. Envoyé en Algérie en 1870 comme mobile du département des Bouches-du-Rhône, il occupait les loisirs du métier militaire à dessiner et à relever des plans. Les ruines de Tebessa lui servirent maintes fois de modèle. De retour à Paris, il travailla sous la direction de son maître Questel à la restauration du château de Versailles. Il obtint en 1876 le premier second Grand Prix de Rome pour l'architecture et en 1881 une seconde médaille au Salon des artistes français.

Architecte des bâtiments civils et des palais nationaux, il fut le collaborateur de Charles Garnier, auquel il succéda en 1898 comme architecte de l'Opéra; en 1912 le Palais-Royal et la Comédie-Française lui furent également confiés. Ses fonctions officielles ne ralentissaient pas son activité artistique. Il obtint des prix dans les concours pour la reconstruction du temple neuf de Strasbourg, pour l'édification de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, pour le monument de la République, place du Château-d'Eau à Paris, pour l'érection d'une colonne commémorative de l'Assemblée Constituante à Versailles.

Il remporta de brillants succès à l'étranger : la Roumanie le chargea de la construction de la Banque nationale et de l'École des Ponts et Chaussées à Bucarest.

Après la mort de son fils unique, tombé en septembre 1916 au Champ d'honneur en Champagne, il se retira à Esconac, sur les bords de la Gironde, pour s'y consacrer à l'éducation de ses deux petites-filles. Il avait conservé dans sa retraite, nous dit notre confrère Charles Girault, son ardeur d'autrefois. Il occupait ses loisirs à dresser des projets tels que celui par lequel il voulait relier la ville de Bordeaux et ses faubourgs à la rive droite de la Garonne.

L'Académie des Beaux-Arts lui avait attribué en 1921 une partie du prix Alphonse de Rothschild, destiné à encourager les travaux d'un artiste de mérite ou à récompenser une carrière artistique. La même année elle l'élut correspondant. Il est mort le 1^{er} février 1926, regretté de tous les membres de l'Académie, qui appréciaient sa droi-

ture, sa modestie, le charme de son commerce, la sûreté de son amitié.

L'Académie des Sciences morales et politiques a perdu trois de ses membres : deux de la section d'histoire, un de la section de législation. Dans la personne de Félix Rocquain, elle a vu disparaître son doyen d'âge et son doyen d'élection. Né dans la Côte-d'Or, le 3 mars 1833, Rocquain, après avoir été élève pensionnaire de l'École des Chartes de 1852 à 1854, entra aux Archives nationales, qui furent son domaine préféré; d'abord sous-chef, puis chef des Sections administrative, domaniale et historique de cette grande institution, il se signala au monde savant par de nombreux ouvrages : *Essai sur les variations des limites géographiques et la constitution politique de l'Aquitaine depuis César jusqu'à l'an 613*, *État de la France au 18 brumaire*, *Napoléon I^{er} et le roi Louis*, *l'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, *la Papauté au Moyen âge*, *la Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther*, *la France et Rome pendant les guerres de Religion*.

Élu en 1891 membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, il fournit plus de trente rapports sur divers concours. Président de la Commission des Ordonnances des Rois de France, il en surveilla la publication avec une compétence et un zèle particuliers. L'âge n'avait éteint ni son ardeur, ni sa vivacité, ni sa faculté de travail. A quatre-vingt-douze ans, il prenait encore la parole pour plaider devant ses confrères la cause d'une œuvre charitable à laquelle il faisait décerner un prix.

Ardent patriote, il souffrait des inquiétudes qui accom-

pagnent les difficultés d'après-guerre. Peu d'heures avant sa mort, au milieu de douleurs stoïquement supportées, il m'entretenait de ses préoccupations, mais aussi de ses espérances, car il était de ceux qui ont foi dans leur pays. Nous aurons toujours devant les yeux la physionomie énergique de Rocquain et dans les oreilles sa voix qui était restée celle d'un jeune homme.

Jusqu'à la fin, sa pensée fut dirigée vers l'avenir, vers le bien et la grandeur de la France. Il est peu de vies qui méritent mieux que la sienne d'être données en exemple.

Ancien élève de l'École Normale supérieure, Imbart de La Tour y avait été l'un des disciples favoris de Fustel de Coulanges. Après avoir soutenu, pour le doctorat ès lettres, deux thèses qui furent très remarquées, il n'avait pas tardé à se spécialiser dans l'étude des questions médiévales, et particulièrement dans celles qui touchent à l'histoire religieuse de notre pays.

Ses ouvrages sur les *Élections épiscopales dans l'Église de France du neuvième au seizième siècle*, sur les *Origines religieuses de la France*, sur les *Paroisses rurales*, établirent sa réputation et fortifièrent l'action qu'il exerçait sur la jeunesse par son enseignement aux Facultés des Lettres de Besançon et de Bordeaux.

En 1905 parut le premier volume des *Origines de la Réforme*, qui a renouvelé en partie les idées courantes jusqu'alors sur cette période de notre histoire. Les tomes II et III ont vu le jour, le quatrième est sous presse; les matériaux de trois derniers sont prêts, mais, hélas! la main de l'ouvrier est glacée à jamais.

Parallèlement à ce travail, Imbart de La Tour en poursuivait un autre de grande importance. Il écrivait, pour l'*Histoire de France* publiée sous la direction de Gabriel Hanotaux, les chapitres qui vont des origines à la Renaissance.

En 1909, il succédait à notre regretté confrère Achille Luchaire. Plusieurs des traits qu'il relève dans le bel éloge qu'il nous a laissé de son prédécesseur pourraient lui être appliqués. Comme Luchaire, il mérite d'être loué pour avoir travaillé surtout en profondeur et n'avoir rien élevé à la légère et au hasard. Et cette phrase de sa notice sur Luchaire ne s'applique-t-elle pas à Imbart de La Tour d'une façon saisissante :

« Ce travailleur resta un patriote, il avait pour son pays l'ambition de la primauté intellectuelle, il l'aimait jusque dans le passé, souffrant des épreuves qu'il a traversées, et triomphant de ses gloires. »

Fidèle à cet idéal, Imbart n'était pas seulement un érudit et un lettré, dont la plume et la parole élégantes revêtaient son enseignement d'un charme particulier; il était un homme d'action. Au cours de la guerre et depuis la paix, il s'était consacré à des œuvres glorieuses, non seulement pour lui-même, mais pour son pays. C'est lui qui conçut l'idée de la reconstitution de la bibliothèque de Louvain, incendiée et détruite par la sauvagerie allemande. C'est lui qui invita les Académies, les corps savants du monde entier à s'associer à cette œuvre de réparation. Grâce à son infatigable propagande, les dons en livres et en argent affluèrent, et permirent de relever de ses ruines ce foyer de science et de haute culture. Lorsque fut posée

la première pierre de la reconstruction, une part de la gratitude belge alla justement à notre confrère et, avec lui, à l'Institut de France, pour le concours qu'il avait donné à cette magnifique résurrection.

Nous garderons pieusement le souvenir de l'éminent historien, du bon Français qui nous a été enlevé en pleine force, en pleine activité.

L'Académie des Sciences morales et politiques a perdu un membre éminent de sa section de législation dans la personne de Morizot-Thibault.

Reçu le premier en 1878 au Concours de la magistrature, il devint substitut du procureur général puis conseiller près la Cour d'appel de Paris. Parallèlement à ses travaux professionnels, il poursuivait ses études juridiques et économiques, parmi lesquelles nous citerons : *La formation du pouvoir législatif dans la constitution des États-Unis d'Amérique*, *les Considérations sur l'organisation du pouvoir législatif dans la constitution de l'an III*, *les Droits des Chambres Hautes en matière de lois de finances*. Cette dernière question, qui se pose souvent dans la vie parlementaire des nations modernes, l'intéressait vivement; il y revint dans ses mémoires sur *l'Initiative des lois de finances dans la constitution fédérale des États-Unis*, et sur *les Droits du Sénat fédéral américain en matière de lois de finances*. Quelques années plus tard, il étudie le premier essai de la division des pouvoirs en France. Longue est la liste des travaux académiques de notre confrère, qui fut le rapporteur de nombreux concours. Sa présidence fut particulièrement remarquable. Les annales de l'Aca-

démie conservent comme des modèles du genre, les discours qu'il prononça à l'occasion de la mort de Roosevelt, du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, de Paul Beauregard, de Joseph Rambaud, de Xavier Charmes, de Bonet-Maury, de Welschinger. Nous avons aussi présentes à la mémoire ses allocutions pour l'installation du président Wilson, de M. Balfour, de M. Vénisélou, du Maréchal Pétain.

Morizot-Thibault, au cours de la grande guerre, comme tant d'autres pères français, consentit le sacrifice suprême. L'un de ses deux fils, lieutenant porte-drapeau dans un de nos glorieux régiments d'infanterie, est tombé au Champ d'honneur, entouré de l'estime et de l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Il m'a été donné de recueillir de la bouche même de notre regretté confrère le récit des actes d'héroïsme accomplis par le jeune officier. Une mâle fierté éclairait le visage de notre ami lorsqu'il me redisait les témoignages innombrables des sentiments inspirés par son fils. Mais son cœur était brisé. Ni le dévouement d'une incomparable compagne, ni la tendresse de son autre fils, qui, lui aussi, combattit avec vaillance et fut grièvement blessé au front, n'avaient réussi à le consoler. Frappé au cœur, Morizot-Thibault mourut silencieusement de sa douleur.

M. Albert Waddington nous était doublement cher : il était le fils du philosophe Charles Waddington, notre ancien confrère.

C'est en 1904 qu'il fut élu correspondant de la Section d'histoire de l'Académie des sciences morales et poli-

tiques. Ses travaux sont presque tous consacrés à la Prusse. Sa première œuvre était une étude intitulée *l'Acquisition de la Couronne royale par les Hohenzollern*. Après avoir publié deux volumes sur *la République des Provinces unies*, puis sur *la France et les Pays-Bas espagnols*, il revint au domaine dans lequel il se spécialisa désormais. Dans le *Recueil* des instructions aux ambassadeurs de France à l'étranger, il rédigea le tome VI consacré à la Prusse. C'est de 1905 que date son livre sur *le Grand Électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume et sa politique extérieure de 1640 à 1688*. En 1911 et en 1920 parurent deux tomes de son *Histoire de Prusse*. Le troisième était en préparation lorsque la mort vint frapper l'auteur.

En dépit de la terrible guerre qui sépare l'apparition des deux premiers volumes, M. Albert Waddington a rédigé le second avec le même souci d'objectivité consciencieuse que le premier. Les cruels événements qui se sont produits dans l'intervalle n'ont fait qu'accroître son désir de vérité historique. Il s'attache en toute sincérité à faire connaître à ses compatriotes le pays dont l'esprit belliqueux a si lourdement pesé sur les destinées du nôtre.

Nous déplorons sa mort prématurée qui interrompt de beaux travaux.

Le 21 juin 1926 mourait un correspondant de la section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques, Paul Souriau, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy.

Né à Douai le 21 octobre 1852, M. Paul Souriau entra

à l'École Normale supérieure en 1873 ; il en sortit en 1876 agrégé de philosophie.

Tout en se dévouant à son fécond labour universitaire, il poursuivait la série de ses publications, qui lui valurent plusieurs récompenses académiques : elles ont pour objet la psychologie, l'esthétique, la morale et la pédagogie ; il ne cessa de s'intéresser à l'enseignement primaire et de faire profiter les instituteurs et les institutrices de sa précieuse expérience. Mais ce n'est pas seulement par ses ouvrages et par ses leçons que Paul Souriau a honoré l'Université de Nancy. Pendant les années de guerre, il rendit, à son poste d'adjoint au maire de la ville, les plus signalés services à ses concitoyens et fut pour tous, par la fermeté et la dignité de son attitude, un modèle de courage civique. Il n'a jamais interrompu son cours, même les jours de bombardement, comme le rappelle la citation qui accompagne sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Ce philosophe fut un grand citoyen.

C'est avec une indicible émotion que nous avons appris la mort, survenue le 26 janvier dernier, de notre illustre et vénéré confrère Son Éminence le cardinal Mercier. Elle a retenti douloureusement dans tous les cœurs français.

Nous n'avions pas attendu la fin de la lutte grandiose et terrible pour marquer nos sentiments au Primat de Belgique.

Dès 1917, l'Académie des Sciences morales et politiques lui décernait la plus haute de ses récompenses, le prix Audiffred, qui s'accorde aux plus beaux et aux plus

grands dévouements. Un an plus tard, le 15 juin 1918, elle l'admettait dans son sein, au titre d'associé étranger, alors que les combats se poursuivaient plus ardents que jamais et que l'aurore de la victoire commençait à sourire à nos armes.

Nous avons tous présents à la mémoire la séance d'installation de notre illustre confrère. Il était visiblement ému et heureux de notre accueil. « Ce moment, déclarait-il, est un des plus solennels de ma vie. » Il sentait ce qu'évoquait, ce que signifiait sa présence parmi nous. Ce n'était pas seulement, comme à l'ordinaire, la récompense d'une vie consacrée aux nobles travaux de l'esprit, à des doctrines de science philosophique et de morale. C'était la morale même, dans ses actes, dans la beauté pure du patriotisme, du devoir et du sacrifice. Certes, l'Institut rendait hommage aux vertus, au savoir et aux talents du vénéré prélat. Mais il s'inclinait devant celui qui, jeté vivant dans l'histoire, s'était, par sa résistance inlassable à l'opresseur, par l'éclat et le rayonnement de sa force morale, par son caractère, haussé jusqu'à la gloire.

« Vous n'êtes pas, nous disait-il, de ceux qui bannissent le cœur des relations académiques. » Certes, et moins que jamais en de telles circonstances. Qui en effet montra plus de cœur, c'est-à-dire au sens du vieux mot français, plus de courage, qui justifia mieux la belle parole de Bossuet : « Le cœur est le tout de l'homme » ?

Pendant que ses incomparables souverains luttaient héroïquement sur la dernière parcelle du sol belge qui ne fût pas aux mains de l'ennemi, lui, l'évêque, défenseur

de la cité, demeurait au milieu de ses ouailles, tenait tête à l'envahisseur, raffermissait les courages, soulageait les infortunes. Vivante image de la patrie, il ne cessa pas d'être sur la brèche.

L'Institut de France garde la fierté de l'avoir accueilli dans son sein : la mémoire du cardinal y demeurera impérissable. Nous lui devons une reconnaissance particulière pour les sentiments qu'il professait à l'égard de nos Académies, cette élite intellectuelle de qui, disait-il, le pays attend, pour une large part, sa haute direction morale et politique.

En terminant cette liste funèbre, nous réunissons dans un suprême adieu les noms de tous ces bons Français qui ont enrichi le patrimoine national de leur mérite individuel. Nous ne séparons pas de leur souvenir celui des étrangers que des titres analogues avaient désignés à nos suffrages et qui étaient venus s'asseoir fraternellement à nos côtés, sous la coupole du Palais Mazarin. Leurs travaux se sont en quelque manière ajoutés aux nôtres. Ils nous ont permis d'étendre à l'univers civilisé le rayonnement de la pensée française, en lui associant celle des savants et des artistes qui, par delà nos frontières, s'inspirent du même idéal.

Le roi Albert I^{er} de Belgique, qui est membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, présentait un jour un de nos confrères à la reine Élisabeth, l'héroïque compagne du grand souverain, et, faisant suivre son nom du titre de « membre de l'Institut » : « Je n'ai pas besoin d'en dire davantage, ajoutait-il; chacun dans le monde

entier sait que cela veut dire de l'Institut de France. » Il n'est pas d'hommage plus flatteur pour nous que cette parole royale. Ayons donc conscience de l'ampleur et de la beauté du rôle qui nous est dévolu et continuons, dans chacune des cinq Academies, à travailler, pour le plus grand bien et l'honneur de la France, au progrès de la science et de l'humanité.

PRIX ET FONDATIONS DE L'INSTITUT

PRIX DE LINGUISTIQUE

FONDÉ PAR M. DE VOLNEY

La Commission a décerné le prix à M. LUCIEN TESNIÈRE, maître de Conférences à l'Université de Strasbourg, pour son livre : *Les formes du duel en Slovène*.

Elle a accordé en outre, sur les arrérages de la fondation, deux récompenses de *mille francs* chacune à M. LOUIS RENOU, maître de Conférences à l'Université de Lyon, pour son ouvrage sur *La valeur du parfait dans les hymnes védiques*, et à M. D. S. BLONDHEIM, pour son ouvrage sur : *Les parlers judéo-romans et la vetus latina*.

FONDATIONS DEBROUSSE, GAS ET FORESTIER

(EXERCICE 1926)

L'Institut, dans son assemblée générale du 28 avril 1926, a réparti de la façon suivante, sur le rapport de la Commission spéciale, les arrérages de ces trois fondations :

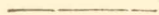
I. — ACADÉMIE FRANÇAISE :

Travaux du Dictionnaire.	13 000	
Édition de la deuxième Légende des siècles.	2 000	15 000

II. — ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES :

Dictionnaire latin médiéval.	11 700	11 700
A reporter.		26 700

	<i>Report.</i>	26 700	
III. — ACADÉMIE DES SCIENCES :			
	Impressions des Mémoires de Sadi Carnot et de Charles Delaunay	10 000	16 000
IV. — ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS :			
	Catalogue du Fonds musical de la Bibliothèque Nationale	5 000	
	Procès-verbaux de l'Académie d'architecture. . .	5 000	10 000
V. — ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES :			
	Ordonnances des Rois de France.	40 000	10 000
	Total.		<u>86 700</u>



PRIX DE LINGUISTIQUE

FONDÉ PAR M. DE VOLNEY

RAPPORT SUR LE CONCOURS

DE L'ANNÉE 1926

La Commission avait annoncé, pour le concours de 1926, qu'elle accorderait le prix à l'ouvrage de PHILOGIE COMPARÉE qui lui en paraîtrait le plus digne parmi ceux qui lui seraient adressés.

La Commission a attribué le prix à M. LUCIEN TESNIÈRE, maître de Conférences à l'Université de Strasbourg, pour son ouvrage : *Les formes du duel en Slovène*.

Elle a accordé en outre, sur les arrérages de la fondation, deux récompenses de *mille francs* chacune : à M. LOUIS RENOÛ, maître de Conférences à l'Université de Lyon, pour son ouvrage sur *La valeur du parfait dans les hymnes védiques*, et à M. D. S. BLONDHEIM, pour son ouvrage sur *Les parlars judéo-romans et la vetus latina*.

La Commission décernera, en 1927, le prix au meilleur ouvrage de PHILOGIE COMPARÉE qui lui aura été adressé.

Les manuscrits et les ouvrages imprimés seront admis au concours; ces derniers devront avoir été publiés en 1926.

Ils devront être adressés franco de port (les imprimés en double exemplaire) au Secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier 1927, terme de rigueur.

Les concurrents sont prévenus que les manuscrits envoyés au concours ne sont pas rendus; mais les auteurs peuvent en faire prendre copie.

CE QUE DISAIENT D'EUX-MÊMES
LES FRANÇAIS
DU QUATORZIÈME SIÈCLE

PAR

M. HENRY COCHIN

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Ce que pensaient et ce que disaient d'eux-mêmes les Français, il y a quelques siècles, nous avons une rare occasion de le savoir. C'est une discussion passionnée qui a surgi à un certain moment de l'histoire, et qui a duré des années, pour et contre la France.

Il s'agissait du retour de la papauté à Rome, après un exil de plus de soixante ans en France. La décision en fut prise brusquement, à l'improviste, et accomplie presque aussitôt, au printemps de 1367, par le pape Urbain V.

Ce départ inopiné causa naturellement en Italie une joie très vive, et, en France, une égale consternation. La

France se croyait outragée, et Rome triomphait. Des controverses surgirent, violentes et prolongées. Il nous reste toute une petite littérature de lettres, pamphlets, invectives, dont j'ai publié moi-même récemment le dernier morceau connu (1).

Ce qu'il y a de vivant dans ces diatribes, ce qui en fait des documents dignes d'analyse, c'est qu'il s'en dégage, si je puis dire, une discussion de l'âme française, une critique et une défense du caractère français.

*
* *

La bataille commence, du côté romain, par une longue lettre qu'avait adressée au Pape, pour l'encourager au départ, l'homme le plus fameux de ce temps et de bien des temps, François Pétrarque (2). On trouve ensuite, du côté français, un discours d'apparat prononcé à Avignon de la part du Roi de France, pour arrêter, si faire si pouvait, le départ du Pape. Ce discours n'arrêta rien ; il était d'ailleurs de la plus plate banalité, et curieux seulement comme type de l'éloquence officielle de l'époque. Il nous fournit pourtant quelques traits. Il avait pour auteur un certain Ansel Choquart, maître des Requêtes, qui passait pour un des meilleurs maîtres de l'Université de Paris (3).

(1) D'après le ms. 1985, *Bibl. nat. lat.* Nouvelles acquisitions. F. 241 r^o et v^o, 242 r^o et v^o (*Études italiennes*, 3^e année, n^o 2, 1921.)

(2) *Epistolae seniles*, Liv. VII, lettre unique (29 juin 1366). *Ed. Bas.* 1554, p. 897.

(3) Voir Prou, *Relations politiques du pape Urbain V avec les Rois de*

Puis viennent plusieurs lettres de Pétrarque (1), qu'il envoyait sur les pas du Pape, pour le soutenir et l'encourager dans sa route, et à son arrivée. Urbain V avait, de cet appui, grand besoin; car il sentait gronder autour de lui une sourde résistance.

A Rome, les lettres de Pétrarque font, dans les deux camps, un effet énorme. L'auteur en reçoit des nouvelles par un ami sûr, l'intelligent notaire Coluccio Salutati, dont nous avons les lettres (2).

Coluccio est très sincère : il ne cache pas au grand homme qu'une de ses lettres lui a paru un peu vive contre les Français, étant donné qu'elle s'adressait à un Pape français. Le Pape a bien pris la chose; mais les cardinaux français sont fort irrités. Pétrarque fera bien de se préparer à la lutte. Tous les Français vont marcher. — « Ils s'arment tous, dit Coluccio, pour défendre la France! »

La lutte est donc allumée.

Une réponse paraît du côté français. Pétrarque, quand il répliquera, se gardera de nommer l'auteur, de peur de lui faire une célébrité. Il le désignera par ces mots : « le Français calomniateur anonyme ». Pierre de Nolhac l'a identifié : c'est un certain Jean de Hesdin, moine hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, et théologien assez notable (3).

France Jean II et Charles V, 1887; et : DELACHENAL, Histoire de Charles V. Tome III, p. 517.

(1) *Ep. sen.* Liv. XI. 1-2. *Ed. Bas.* 1554. p. 974 et 975.

(2) Voir PÉTRARQUE. *Ep. sen.* Liv. XI. 3. *Ed. Bas.* 1554, p. 977; et COLUCCIO SALUTATI, *Épistolaire*, ed. Novati, *Lib.* VII, Lettre VIII.

(3) *Magistri Johannis de Hysdinio Invectiva contra Franciscum Petrar-*

Au « calomniateur anonyme », Pétrarque va adresser une violente « Apologie ». Ensuite viendra la dernière réplique, celle que j'ai publiée. L'auteur est un Français, cette fois tout à fait inconnu, un ardent chauvin, qui n'est pas très éloquent, et qui écrit dans un latin bizarre, mais qui nous instruit assurément beaucoup.

C'est de cette polémique que l'on voit ressortir, dans le jeu des attaques et des défenses, l'opinion de l'époque sur le caractère français ; — opinion qui est, cela va sans dire, du côté français, très favorable, puisque l'on est en pleine bataille. On prend toutes choses sous un jour heureux ! Nous ne retrouverons plus ici, qu'on le remarque, aucune trace de cette tendance continuellement pessimiste que l'on a si justement notée dans les auteurs français des XIII^e et XIV^e siècles.

Il fallait bien répondre aux traits de l'ennemi par des traits aussi forts, aux satires par des éloges. Et si nous rencontrons parfois quelques-uns de ces lieux communs qui se répétaient de génération en génération, ces lieux communs eux-mêmes acquièrent, par la force des circonstances, une nouvelle vie.

*
* *

Tel est par exemple ce mérite général que le Français revendiquait pour la France : la sécurité, l'ordre, le bien-être.

cham, et Fr. Petrarchae contra cujusdam Galli anonymi calumnias apologia.
Ed. Cocchia, Naples, 1920.

La France prétendait être la nation la plus sûre, la plus calme, la mieux administrée. A cela les étrangers ne contredisaient point, et Pétrarque lui-même en convient. Il aime à rappeler certaine conversation qu'il a eue jadis avec un grand personnage de la cour royale de France, le cardinal Gui de Boulogne.

Un jour d'été, en 1350, le poète avait rencontré le cardinal sur la rive méridionale du lac de Garde.

C'est un des plus beaux lieux du monde. Le cardinal en avait senti le charme, à tel point qu'il s'était tourné vers le poète et lui avait dit :

« Je l'avoue, votre patrie est plus belle et meilleure que la nôtre! »... Mais il s'était repris aussitôt, pour ajouter d'un ton *vainqueur* : « Oui! sans doute; mais, nous autres Français, nous vivons dans un état plus calme, et nous sommes gouvernés plus tranquillement. »

Ce sentiment, ancré dans les esprits, ne semble pas avoir été modifié par les désastres de la seconde moitié du siècle. Après les plus sombres jours de la guerre de Cent ans, après Poitiers et la captivité du roi, un Français ne craignait pas de parler encore de paix et de prospérité. Les malheurs étaient passagers : la France était toujours la France.

Voyez plutôt! Jean de Hesdin trouvant devant lui, dans le débat, le nom de « Jérusalem », le prend sans hésiter pour le symbole même de la France. « Jérusalem! » dit-il, « ce nom veut dire en hébreu : *Vision de paix!* »

La France est le pays de la paix. Il est aussi le pays de la liberté. On n'en peut pas dire autant de tous les pays! Le Français connaît l'Italie que les haines des partis

écrasent et où « personne, dit-il, n'a la possession, je ne dis pas de ses biens, mais de sa personne même ». En France, au contraire, chacun vit comme il lui plaît !

Voilà ce que dit le moine artésien, et mon obscur anonyme va surenchérir. En France, clamera-t-il, tout le monde est libre, et non pas seulement les Français. La France est hospitalière, ouverte à tous les étrangers. Ils viennent en foule en France, et quand ils y sont, ils y restent, — preuve qu'ils s'y trouvent plus agréablement que chez eux. — Mais ce n'est pas tout : ils y font leurs affaires ; ils y gagnent des fortunes ! Et les Français en sont bien aises.

A ce dernier trait, vous reconnaissez les Lombards, dont les comptoirs remplissent nos villes.

*
* * *

Les français sont fiers de leurs villes : c'est un des points que Coluccio signale à Pétrarque.

Il ne s'agit pas seulement des grandes villes : « Ils vantent Paris », dit Coluccio, « et une infinité d'autres villes. » Une *infinité* ! On voit que nos bons pères faisaient la mesure large !

Mais Paris, bien entendu, tenait, dans leur orgueil, la première place. Dans Paris, ce qu'ils exaltaient le plus, c'était l'Université, source de la science, et, par-dessus tout, de la « science des sciences », la théologie.

Ansel Choquart l'avait, au nom du Roi, déclaré dans son discours : « Depuis Charlemagne, la France est devenue le foyer de la science. » C'était un sujet sur lequel

les Français ne tarissaient pas. Coluccio à Rome recueillait leurs discours. « Ils célèbrent, dit-il, la toute puissante Université de Paris, d'où sortent tant de maîtres, et tant de bacheliers, et tant de licenciés!... Ils croient qu'ils éclairent le monde, comme un soleil! »

Les Romains en rient. On reprend contre les écoles de Paris, de vieilles facéties. Ces écoles ne sont que désordre et tapage. On revient une fois de plus à la trop célèbre rue de Fouarre, dont Dante, cinquante ans plus tôt, ne parlait pas, j'imagine, sans quelque latente ironie.

Du côté français on n'était pas embarrassé pour répondre : la rue de Fouarre est bruyante? Soit. Que puissent donc vos écoles montrer au monde de pareilles foules d'étudiants!

L'adversaire avait osé dire : « En France, il n'y a pas de gens doctes! » On répondait : « Il y en a, il y en a toujours eu! » La France abonde en « esprits subtils et ingénieux ». On en donne la preuve en citant les noms des plus renommés de nos scolastiques. On célèbre la philosophie qui alors triomphe à Paris, la seule vraie, celle d'Aristote. Et l'on interpelle les Romains : « Et vous? Pouvez-vous citer chez vous des maîtres de physique et de métaphysique? »

*
* *

En outre, on se vante d'exceller dans certaines spécialités. Ainsi les Français se disaient supérieurs dans les « arts mécaniques », ces arts où l'intelligence et l'habileté manuelle se combinent. Il s'agit ici assurément de

ces arts dont les audaces nous surprennent encore, l'architecture notamment avec l'envolée des voûtes et les dentelles des clochers.

Voici une autre spécialité, et bien importante : les Français excellent dans la musique. Dans l'art musical, comme on sait, le XIV^e siècle marque une notable évolution. La France prend une grande part de cette réforme, par l'influence d'un homme que Pétrarque lui-même tenait en très haute estime, Philippe de Vitry. Et l'on ne peut pas ignorer non plus les musiciens français et flamands, qui, par les chapelles cardinalices et seigneuriales, envahissaient alors l'Italie.

Dans la pratique du chant les Français se prétendent aussi supérieurs. Ils critiquent sévèrement le chant des Romains. Ils les accusent de *chevroter*; c'est le seul sens que l'on puisse attribuer à ce mot rare : *capricare*.

*
* *

Rien de tout cela ne pouvait toucher l'adversaire.

Pétrarque, enveloppé dans les grandeurs romaines, traitait les Français de vantards, et leur opposait les grands noms latins des Cicéron, des Virgile, des Sénèque, des Tite-Live. Il leur opposait l'histoire, l'histoire tout entière, car l'histoire n'est pas autre chose que la gloire de Rome!

Et les Français de répliquer : Où sont les vantards ? Les Romains s'enorgueillissent d'une gloire qui est morte et enterrée depuis des siècles.

Mais voici ce qui mettait nos ancêtres en rage :

Pétrarque qui vivait par l'imagination dans l'antique gloire romaine, et oubliait l'œuvre des âges, mettait toujours les Français au rang des « barbares ». Tout ce qu'il daignait leur concéder, c'est qu'ils étaient « les plus doux des barbares ! »

C'est pour répondre à une pareille insulte que Jean de Hesdin a dressé une liste, instructive, sinon tout à fait originale, une sorte de litanie des mérites des Français.

Ce ne sont pas des barbares, les gens qui possèdent :

Tempérance dans la nourriture.
Élégance dans la tenue.
Bienveillance de l'indulgence.
Douceur du langage.

Dans les paroles, la vérité.
Dans les actes, la loyauté.
Dans le cœur, la fidélité.

L'énergie du travail.
L'agilité du corps.

*
* *

De tous ces mérites-là, le plus contesté sera le premier :
Temperantia in victu.

La sobriété et la gourmandise ! Voilà un sujet sur lequel, en tous temps, les peuples ont bien du mal à se mettre d'accord. Car ils diffèrent d'appétit en même temps qu'ils diffèrent de climat. On verra plus tard Érasme, venu des Pays-Bas à Venise, se plaindre et jurer qu'on le fait mourir de faim. Et notre Français a beau jeu pour défendre le bel appétit français, — *edacitas gal-*

lica. Les Français, dit-il, sont vigoureux et ils ont le sang chaud : il leur faut donc naturellement manger et boire plus que d'autres.

N'oublions pas d'ailleurs que dès lors les Français mettaient presque au rang d'un mérite national, la bonne cuisine, et surtout le bon vin. Nous étions fiers de nos grands crus, jusqu'à en faire une affaire de sentiment. Mettons que nous allions, sur ce chapitre, un peu loin ! Mais Pétrarque n'avait-il pas été loin, lui aussi, dans une raillerie un peu lourde vraiment ? Et fallait-il y insister autant ?

« Ils ont supporté avec impatience, lui écrit Coluccio, vos reproches réitérés sur le vin de Beaune. »

C'est un point sur lequel Jean de Hesdin se met tout à fait en colère. D'abord il proteste que les cardinaux n'attachent pas tant d'importance à l'affaire du vin ; et cela d'autant plus qu'ils n'en manquent pas. Chacun sait qu'il n'est pas malaisé d'avoir à Rome du vin de Beaune.

En fait, on en avait !

Donc la plaisanterie était mauvaise. Mais elle était blessante aussi. Sur les grands vins de France, on ne supportait pas volontiers la plaisanterie. Quand Jean de Hesdin parle du vin de Beaune, on dirait presque qu'il célèbre un culte. Écoutez-le :

« O noble vendange ! O vin précieux, plus doux, plus salubre, plus délectable qu'aucun autre vin ! »

On nous apprendra d'ailleurs qu'avec ce vin-là, il n'y a rien à craindre pour la tête, comme avec tant d'autres. Un si bon vin (on le dit encore aujourd'hui) ne peut pas faire de mal.

Ne nous étonnons donc pas trop de voir notre moine du XIV^e siècle s'irriter un peu follement contre l'ennemi du vin de Beaune, jusqu'à dire : « Il a blasphémé ! »

Pétrarque, de son côté, s'irrite de ce mot « blasphème », en matière de vignoble. Ils sont vraiment à deux de jeu !

*
* *

Poussons plus loin. Il ne s'agira pas seulement des grands vins et des cours princières ; mais de tous les vins et de toute la France. Tous les Français sont de bons buveurs, et, comme dira Rabelais, de « précieux humeurs de pots ». Pétrarque a vu des tavernes à chaque pas, du haut en bas de la France ; il note à vrai dire (assez méchamment), qu'il les a vues vides et ruinées : il vient de traverser la France ravagée par la guerre. Mais le fait n'en subsiste pas moins : la taverne est le bonheur des Français : ils sont un peuple de bons vivants. Écoutez plutôt :

« Les Français sont des gens qui ont coutume de s'amuser des plus petites et plus frivoles choses... Ce sont des hommes légers et gais, de relations faciles et agréables. Les joies, ils en font volontiers leur affaire ; et, quant aux soucis, ils les écartent en riant, en chantant, en buvant ! »

Ainsi à la « gravité romaine », le type classique que l'antiquité a légué, l'adversaire oppose « la légèreté française, *levitas gallica* ».

*
* *

A cela, mon inconnu va répondre, non sans une certaine éloquence.

Tout d'abord, à ses yeux, le fond du caractère romain, plutôt que la « gravité », c'est l'*obstination* (*pertinacia*). Il ne s'occupe pas de la Rome antique, mais de celle qu'il a sous les yeux; et il n'a pas de peine à rappeler ces haines irréconciliables, ces luttes sans merci, qui font de l'histoire médiévale de Rome un assez sombre drame.

Tout autres sont les Français, — *légers* si vous voulez. Mais au lieu de « légèreté », il serait mieux de dire « *liberté française* ». Le Français ne s'obstine pas. S'il a tort, il reconnaît son tort. On peut le persuader. On peut « tempérer » son âme; — et comment? — « par la sagesse et le bon exemple ». Et ainsi on le ramène à ce « juste milieu », qui est la mesure du bien, qui est « la vertu ».

Pour arriver là, on s'appuie sur les forces qui sont toujours chères aux Français, ses traditions. — « Nous autres Français », dit mon auteur dans une phrase curieuse et que je crois bien comprendre, « ce que nous aimons, c'est une vérité reçue par nos pères » (1).

*
* *

Il est curieux de voir, pour finir, comment mon inconnu s'est heureusement appliqué à revendiquer, à l'avantage des Français, un symbole usuel que l'on aimait à tourner contre eux.

Je veux parler du coq gaulois, — et naturellement, étant donné le coq, — de sa crête.

(1) « *Realitas probata patribus.* »

Il était aisé de donner au mot un sens malveillant :
— Ah! têtes crêtées des Gaulois! têtes superbes! Les Français, sont des gens « qui ont vite fait de s'attribuer des choses magnifiques ».

Mon homme prend la balle au bond, et il entame sur cette crête, la discussion assez heureusement. A vrai dire, dans la basse latinité, les mots *crista*, *cristatus*, n'avaient pas un sens défavorable, tout au contraire. On pouvait du moins sans doute les prendre dans les deux sens, ainsi qu'aujourd'hui il nous arrive de prendre le mot *panache*.

Les Gaulois, avait-on dit, ont « la crête de l'insolence ».
— Non pas! répondait mon Français; leur crête n'est pas celle-là; leur crête, c'est « la louable crête de la très claire vérité, — *laudabilis crista lucidissimae veritatis* ».

Et il développe cette curieuse expression. Les Français, nous dit-il, comprennent vite la vérité, et, lorsqu'ils la savent, ils ont vite fait de la dire. Leur nature les pousse à dire tout haut la vérité qu'ils savent.

Voilà ce que c'est que leur crête!

* * *

J'en reste-là, sur ce dernier trait. On trouvera sans doute que c'était bien ici le lieu de donner un instant la parole au vieux Français oublié qui prétendait réclamer pour l'esprit français « la louable crête de la très claire vérité ».

L'INSECTE ET L'HOMME

PAR

M. PAUL MARCHAL

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Dans la concurrence vitale, qui à la surface de notre globe, met aux prises tous les êtres organisés, l'Homme n'a pas de plus implacable rival que l'Insecte.

En contrebalançant la faiblesse de ses organes par son génie d'invention, l'Homme fit reculer ou même disparaître des êtres qui, par leur puissance physique, l'avaient au cours de l'évolution incomparablement distancé. Tandis que les types d'organisation le plus rapprochée de la sienne, qui par leur force musculaire semblaient les plus redoutables, étaient obligés de céder aux progrès de son emprise, ou de se transformer par la domestication au gré de ses besoins, l'Insecte, orienté par l'évolution dans la voie la plus divergente qui fût ouverte à la vie animale, a réalisé ce paradoxe de faire échec à l'Homme

en aggravant sa menace à mesure que la civilisation marquait de nouvelles victoires.

Multiplicité des formes qui lui permet de s'adapter à toutes les conditions de la vie terrestre, formidable puissance de reproduction qui, lorsqu'aucun frein n'intervient pour la contenir, assemble ses minuscules individualités en une masse innombrable, moyens de défense les plus variés contre les conditions adverses du milieu extérieur ; tels sont les dons impartis à l'Insecte et qui font, que, dans la plupart des domaines où se meut l'activité humaine, nous rencontrons l'attaque directe ou l'âpre concurrence du rival articulé.

L'attaque directe..., elle vient de l'Insecte piqueur inoculant à l'Homme des germes qui le déciment en déchainant dans son organisme les plus redoutables maladies infectieuses. Ce sont les Moustiques, Anophèle ou Stégomyie, qui ouvrent de leurs lancettes la brèche par laquelle pénétrera l'Amibe de la fièvre paludéenne ou le Spirochète de la fièvre jaune ; ce sont les Glossines dont l'extermination suffirait pour libérer d'immenses régions africaines de la maladie du sommeil ; ce sont les infimes suceurs de sang qui ne sont aux yeux de la plupart des hommes qu'une incommode vermine et dont la science moderne a pourtant démontré le rôle de premier plan dans la propagation de la peste et du typhus.

Mais l'attaque indirecte de l'Insecte retiendra surtout notre attention. Non moins grave que la première, elle se traduit par l'immense préjudice que nous cause l'animal articulé, en se montrant, pour tirer profit du fruit de nos cultures, un insatiable commensal. Constamment, il nous

oblige à nous tenir sur la défensive et c'est en nous basant sur les lois qui président à son évolution dans notre domaine agricole que nous pourrons le mieux fixer les règles de tactique qu'il convient de lui opposer.

Un fait domine d'abord tous les autres, c'est la puissance de multiplication des insectes qui dévorent les plantes et que pour cette raison l'on qualifie de phytophages. Si leur pullulation pouvait se poursuivre sans entraves, il ne leur faudrait pas une année pour réduire à la famine tous les rangs de l'humanité qui serait elle-même menacée de disparaître en même temps que la plupart des végétaux terrestres.

Cette exubérance de la reproduction dans le monde des insectes n'est d'ailleurs qu'un cas particulier d'une loi qui veut que les êtres naissent sur terre en quantité incomparablement plus grande que les chances de vie qu'ils y rencontrent. C'est de cette disproportion que résulte la lutte universelle mettant aux prises dès sa naissance chaque individu et chaque espèce avec les forces hostiles du monde extérieur.

Dans le cas des ravageurs de nos cultures, les agents modérateurs de leur propagation se trouvent pour une très large part représentés par d'autres êtres spécialisés pour vivre à leurs dépens. Et c'est un fait bien remarquable, que dans le concert des êtres qui ont déclaré la guerre à l'Insecte destructeur, concert qui s'étend depuis le microbe infectieux jusqu'à l'Homme, nous trouvons, aux côtés de notre allié l'Oiseau — et se signalant par la supériorité de son action — l'Insecte lui-même pour nous servir.

C'est que, sous ce nom d'Insecte, se range tout un monde de formes organisées comprenant plus de 800000 espèces distinctes, groupées elles-mêmes en une multitude de genres et de familles, adaptées aux régimes alimentaires les plus divers et qui, par leur organisation ou par leurs mœurs, se trouvent en perpétuel conflit.

Mangeurs de plantes, carnassiers et parasites constituent les forces en présence : elles se heurtent en une incessante mêlée ; de leur multiplication concurrente, des réactions extraordinairement complexes qui s'échangent entre leurs éléments et ceux du milieu extérieur, résulte l'équilibre instable dans lequel se maintiennent les espèces organisées : il est ainsi fait que, malgré les oscillations numériques que peuvent entraîner les variations saisonnières, aucune espèce ne peut prendre sur les autres un développement prépondérant. Et c'est ainsi, que de la lutte des êtres naît l'apparente harmonie qui lie entre eux les animaux et les plantes.

Or, de ce balancement des formes vivantes, il n'est pas de plus grand perturbateur que l'Homme. En cultivant sur de larges espaces certaines plantes à l'exclusion des autres, en augmentant par l'emploi des engrais et par la sélection leurs réserves nutritives, il assure aux ravageurs les meilleures conditions de subsistance. Mais c'est surtout par la voie des échanges commerciaux que l'Homme provoque à son propre détriment des changements d'équilibre dans la répartition des espèces animales ou végétales qui peuplent les régions terrestres. De nombreux insectes spécialisés pour se nourrir de telles ou telles plantes, primitivement cantonnés en des points très limités, se

sont ainsi trouvés transportés dans des pays lointains où des conditions climatériques favorables leur ont permis de prospérer, et beaucoup d'entre eux qui n'avaient qu'une petite patrie sont, en moins d'un demi-siècle, devenus cosmopolites. Sur leurs nouveaux domaines, on les vit alors trop souvent prendre un essor inattendu, leur puissance de multiplication se trouvant intensifiée, soit en raison de la moindre résistance des végétaux en présence desquels ils se trouvaient, soit — dans des cas plus nombreux encore — parce que sur le territoire nouvellement envahi, ils étaient affranchis de tout le cortège des prédateurs ou des parasites qui, dans leur pays d'origine, servaient à limiter leur propagation.

Et, dès lors, sur les terres de l'Ancien et du Nouveau Monde, de terribles désastres causés par des insectes jusqu'alors restés sans histoire, devinrent la rançon des progrès accomplis par l'Homme dans sa conquête terrestre.

Mais, peu à peu, le dominateur du monde se rend compte des conséquences néfastes de son intervention dans la répartition géographique des êtres vivants et, avec l'étude scientifique des causes, nous arrivons à une phase nouvelle des rapports entre l'Homme et son minuscule concurrent : celle pendant laquelle il s'efforce non seulement de réduire le nombre des ravageurs par des procédés de destruction directe, mais encore et surtout, de fixer le jeu des forces naturelles dans un état d'équilibre qui lui soit favorable. Mieux il connaît les lois régissant les êtres organisés, plus il s'applique à mettre en action l'aphorisme de Bacon : maîtriser la nature, en lui obéissant.

C'est vers ce but qu'il s'oriente, d'abord d'une façon presque inconsciente, puis en raisonnant sur des données de plus en plus précises, lorsqu'il introduit dans ses méthodes de culture des pratiques destinées à affamer l'ennemi ou à rompre le cycle évolutif de l'espèce nuisible ; parmi les plus anciennes de ces mesures de la tactique agricole, nous trouvons la jachère, l'alternance des cultures et les assolements périodiques.

C'est encore pour ramener un équilibre favorable à ses propres intérêts que, soit par la sélection des variétés, soit par le greffage, il cherche à créer chez la plante la résistance ou l'immunité. On se rappelle le triomphal succès qui signala l'application de cette technique, lorsqu'elle fut employée d'abord en France, puis ensuite dans le monde entier, pour organiser la défense de la Vigne européenne défaillant sous l'étreinte de son mortel ennemi le Phylloxéra. Ce fut une grande et mémorable délivrance, dont, par un juste retour, tout l'effort fut demandé à la Vigne américaine ; car, sans le secours de cette sœur vigoureuse qui, après lui avoir apporté les germes de mort, la ranima de sa propre sève, la Vigne d'Europe ne nous donnerait plus ses vins délicieux, source de richesse et de joie, tandis que, de l'autre côté de l'Atlantique, les douceurs plus discutables des restrictions légales qui prohibent les vins de France, n'eussent jamais été savourées.

Un autre moyen s'offrait encore à l'Homme pour diriger contre les ravageurs les forces naturelles, c'était de leur opposer leurs propres ennemis, en orientant leur travail vers son plus grand profit.

Ce fut dans la seconde moitié du siècle dernier que la valeur de cette méthode fut mise en pleine lumière. Et dans le monde entier, la presse a maintenant vulgarisé le retentissant succès qui marqua l'un des premiers essais de son application. On sait qu'il s'agissait de combattre en Californie un insecte d'origine australienne, connu sous le nom d'Icerya, qui, accidentellement importé vers 1868, prit dans ce pays une extension si rapide qu'en quelques années il menaça d'une ruine complète la culture des orangers, des citronniers et de bien d'autres plantes arbustives. Insatiable suceuse de sève, rivée par son rostre à la plante, abritant un millier d'œufs sous son bouclier de cire, la redoutable Cochenille déversait sans arrêt le flot de sa descendance et les plantations se desséchaient sous le manteau givré que formait aux rameaux l'Insecte innombrable. De vastes cultures avaient été déjà anéanties, ou ne fournissaient plus qu'un rapport négligeable, lorsque Riley, directeur du Service entomologique du Département de l'Agriculture aux États-Unis, songea à utiliser contre l'Icerya ses ennemis naturels. Partant de cette donnée, qu'en Australie, son pays d'origine, cet insecte ne se montre pas sérieusement nuisible, il fut conduit à admettre qu'il devait s'y trouver maintenu en échec par des parasites ou des prédateurs spéciaux de ce pays ; le seul moyen de maîtriser le fléau qui dévastait les vergers californiens, n'était-il pas alors d'aller à la recherche de ces providentiels alliés ?

Riley avait la foi et l'ardeur d'un apôtre et, après une longue et laborieuse campagne, il parvint à convaincre son Gouvernement de la nécessité d'envoyer en Austra-

lie une mission dans le but de découvrir les ennemis naturels de l'Icerya. Ce fut en l'année 1888 qu'un entomologiste du Département de l'Agriculture américain fut spécialement chargé de cette recherche. Après un séjour de quelques mois en Australie, il en rapporta la précieuse et maintenant presque légendaire Coccinelle que les naturalistes, en rappel de sa rutilante livrée, ont baptisé du nom de *Novius cardinal*. Lointaine cousine de nos bêtes à Bon Dieu, mais d'une espèce tout à fait inconnue en dehors du continent australien, elle jouait en ce pays le rôle d'ennemi héréditaire de l'Icerya, spécialisé depuis des centaines de siècles pour vivre uniquement à ses dépens et pour mettre un frein à sa multiplication. Aussi, lorsque le paquebot ramenant de Sydney la mission américaine entra dans le port de Los Angeles, portant dans sa glacière les précieuses caissettes qui logeaient les premiers *Novius* importés, pouvait-on bien augurer du succès de l'entreprise et prévoir que le bon équilibre australien recherché par Riley était à la veille de se réaliser. Dans des insectariums et des serres spécialement aménagés, les *Novius* furent alimentés et multipliés. Distribués par milliers aux horticulteurs de la région et répandus dans les cultures envahies, ils firent souche et colonisèrent si bien qu'une année et demie après son introduction la Coccinelle australienne avait réduit le nombre des Icerya à une quantité négligeable, libérant la Californie du plus redoutable fléau qui ait jamais menacé ses cultures.

L'Amérique n'est pas le seul pays qui ait eu à souffrir de l'introduction de l'Icerya. Défiant l'organisation des

services sanitaires qui ont pour mission de surveiller le commerce des plantes entre les divers pays, le pernecieux Hémiptère a été, par des envois horticoles, importé successivement dans l'Afrique du Sud, au Portugal, en Italie et dans bien d'autres pays, notamment en France où, en 1912, il faisait son apparition sur la Côte d'Azur dans les jardins du Cap Ferrat. Partout pour le combattre on eut recours à la Coccinelle cardinale, partout il suffit de quelques représentants du bienfaisant insecte apportés de l'un des pays où il s'était acclimaté pour obtenir sa naturalisation et la régression de l'Icerya.

Parmi les cas innombrables qui se posent dans le problème de la lutte biologique contre un insecte exotique récemment importé, celui dont je viens de vous entretenir est un des plus simples qui soient. Mais le plus souvent, c'est en face de circonstances beaucoup plus complexes que l'on se trouve placé. Un des meilleurs exemples des événements qui peuvent alors se dérouler est celui que nous donne l'histoire d'une fatidique Phalène, ou, pour mieux dire, d'un Bombyx, baptisé par les Américains d'un nom qui évoque le sortilège : la Gipsy. Originnaire d'Europe où ses chenilles rongent les feuilles des arbres, cette noctambule de la forêt et des vergers ne se montre nuisible dans nos pays que localement ou certaines années, lorsque, par suite d'actions climatériques, les parasites utiles se sont montrés en nombre insuffisant.

Or, lorsqu'elle fut introduite accidentellement aux environs de Boston dans le courant du siècle dernier, la Gipsy ne tarda pas à se montrer d'une malfaisance infiniment plus grave que dans son pays d'origine. Dans tous les

parcs et dans d'immenses districts forestiers de la Nouvelle Angleterre, les arbres, assaillis de ses légions de chenilles, étaient dépouillés de leurs feuilles et mouraient par milliers.

Après avoir créé dans les États intéressés et au Centre fédéral du Département de l'Agriculture, des Services spéciaux pour organiser la lutte contre l'infernal insecte, après avoir dépensé des millions et des millions de dollars pour le combattre, tantôt au moyen de pompes assez puissantes pour lancer des jets d'arséniates sur les plus grands arbres, tantôt en recourant à des équipes spécialement entraînées pour la destruction hivernale des pontes, les Américains concentrèrent leur attention sur le problème de l'acclimatation des ennemis naturels de la Gipsy. Et alors, sous la direction de Howard, commença la plus vaste expérience d'entomologie appliquée qui fût jamais conçue. Ce n'était plus, en effet, une Coccinelle, mais toute une série d'auxiliaires disparates qu'il s'agissait d'acclimater pour conjurer le mal; car il n'existe pas moins d'une cinquantaine d'espèces de Guêpes et de Mouches parasites attaquant en Europe la fatale Gipsy aux stades divers de son évolution; à leurs bienfaisants essais se joignent divers Carabes pour lui donner activement la chasse. Le problème qui se posait devenait en conséquence le suivant : en se servant de tous ces éléments, ou en exerçant un choix judicieux parmi eux, établir aux États-Unis un équilibre favorable de même ordre que celui qui régnait sur l'ancien Continent; long travail d'analyse et de synthèse, pour le succès duquel aucun effort ne fut ménagé! Pendant plusieurs années, les ento-

mologistes américains parcoururent les pays d'Europe ou d'Asie dans lesquels se cantonnait la Gipsy. En France, en Allemagne, en Autriche, en Russie et jusqu'au Japon, des laboratoires ou des stations temporaires furent créés soit pour l'étude des ennemis naturels du néfaste Bombyx, soit pour la centralisation et l'expédition en Amérique des précieux parasites vivant à ses dépens.

Des tombereaux de pontes, de chenilles et de chrysalides hébergeant à leur intérieur les germes ou les larves des bons insectes qu'il s'agissait d'acclimater furent, à cette époque, déchargés dans nos ports et transportés dans des caisses sur les paquebots en partance pour New-York ou pour Boston. D'autre part, dans la banlieue de cette dernière ville, un laboratoire avait été spécialement installé pour l'élevage des parasites de la Gipsy, laboratoire dont le personnel, au moment où je le visitais en 1913, ne comprenait pas moins de trente travailleurs ou employés, les uns se consacrant aux études biologiques et aux opérations d'élevage, tandis que les autres s'occupaient de l'alimentation des chenilles nécessaires à la multiplication des bons parasites et leur distribuaient le feuillage sur des étagères à claire-voie qui, de chaque côté de galeries tout en bois construites, déroulaient leur longue perspective.

Pendant de longues années, se poursuivit l'incroyable travail, et le terme n'en est pas encore atteint. Dès maintenant toutefois, l'équilibre cherché tend à se réaliser et chaque année marque un nouveau progrès. Dans les forêts de la Nouvelle-Angleterre, il y a aujourd'hui toute une série de bons insectes d'origine européenne ou asiatique

donnant chaque année des milliers et des milliers de descendants qui, suivant la taille ou l'instinct de chaque espèce, se partagent le travail de guerre contre la Gipsy : les uns ne savent que l'attaquer dans l'œuf en substituant leur propre germe à celui de l'ennemi ; d'autres excellent à l'assaillir sous sa livrée de chenille ; d'autres enfin, pour donner leur coup de stylet, attendent que, dans la métamorphose, elle s'abandonne au sommeil.

Pitoyable Gipsy, traquée par ses parasites de l'Ancien Monde, dont elle s'était affranchie en traversant l'Atlantique, et que l'Homme dresse à nouveau devant elle, elle devra bientôt se contenter sur la terre américaine du rôle effacé qui lui échoit dans notre pays où, une année sur dix, elle parvient à peine à faire parler de ses méfaits !

Combien d'autres exemples que les deux cas extrêmes dont nous venons de parler pourraient être cités !

Dans tous les pays du monde, l'idée d'opposer l'Insecte à l'Insecte a fait fortune : et maintenant nous voyons de temps à autre passer dans nos laboratoires des entomologistes voyageurs, partis des antipodes ou de toute autre partie du globe, avec mission de rechercher dans nos campagnes les parasites de quelque nouveau fléau introduit de l'Ancien Monde dans leur lointaine patrie.

L'Europe, d'autre part, a suivi le mouvement : pour la défense du pommier et de quelques autres arbres, plusieurs acquisitions heureuses sont déjà réalisées, tandis que des dispositions sont prises pour faire face à d'autres menaces. Mais sous nos climats d'Europe, les occasions favorables à l'application de la méthode biologique sont relativement peu nombreuses. Les moyens d'action de

nos laboratoires, infiniment plus restreints que ceux dont disposent les services scientifiques des régions transocéaniques, ne nous permettent guère de nous engager dans les travaux fort onéreux et de longue haleine qui sont nécessaires pour mener à bien certaines de ces entreprises ; leur caractère souvent aléatoire invite d'ailleurs à la prudence et leur succès dépend de tant de facteurs que, dans l'état actuel de nos connaissances, l'opération se présente toujours un peu comme une partie de jeu, dans laquelle il y a gros à gagner, mais dont l'issue comporte une part d'incertitude avec laquelle on doit compter.

De méritoires efforts sont faits pourtant depuis quelques années pour connaître d'une façon plus complète les facteurs qui entrent en cause, l'importance relative de chacun d'eux, les conditions dans lesquelles ils interfèrent ou s'additionnent : on tend ainsi de plus en plus vers le but suprême de toute science, celui de prévoir. La première tentative pour donner une représentation mathématique au rôle joué dans la nature par les parasites de nos ennemis, remonte, à ma connaissance, à l'année 1897. Elle est due à deux savants français Bellevoye et Laurent : ces auteurs ont mis en équation deux facteurs, les plus simples de tous, ceux des puissances reproductrices de l'Insecte phytophage et de l'Insecte parasite vivant à ses dépens et, le problème étant ainsi artificiellement limité, ils en ont donné une complète discussion, en envisageant les trois cas qui peuvent se présenter : égalité des deux termes, infériorité ou supériorité de l'un d'entre eux.

Dans ces derniers temps, le travail commencé par

Bellevoye et Laurent a été conduit beaucoup plus loin et toute une théorie mathématique de l'action des parasites entomophages, publiée en 1923 dans la *Revue générale des Sciences*, a été édifiée par un savant canadien qui depuis de longues années travaille dans notre pays, M. William Thompson. Appelant à son aide les formules algébriques, les logarithmes, le calcul des probabilités, il s'est efforcé de mettre en équations non seulement le parasitisme unique, mais encore le parasitisme multiple dans lequel l'espèce nuisible se trouve attaquée à la fois par plusieurs ennemis différents, puis il a fait entrer en ligne de compte toute une série de facteurs tels que le degré de concordance dans la succession des générations de l'hôte et du parasite, ainsi que l'hyperparasitisme, c'est-à-dire la contre-attaque par des parasites au second degré qui viennent limiter la multiplication et l'efficacité de ceux du premier.

Par le jeu de toutes ces interventions se combinant de mille manières, tantôt l'on verra, sous l'influence des parasites, l'espèce nuisible, suivant un remarquable rythme cyclique, accroître sa population pendant plusieurs années successives, puis déferler en une vague d'invasion qui décroît ensuite rapidement, tantôt au contraire la limite que le parasite assignera à l'Insecte destructeur restera sensiblement au même niveau d'étiage, ou bien enfin tous les intermédiaires possibles se présenteront entre ces deux modalités.

Malgré l'importance de ces recherches, on doit reconnaître que, dans l'ordre des phénomènes biologiques, la complexité des facteurs en cause atteint un tel degré que

la possibilité d'arriver à une certitude mathématique semble bien devoir nous rester toujours interdite.

Toutefois, sans atteindre à cette certitude, n'est-ce pas déjà beaucoup que de parvenir à la connaissance des faits essentiels et de pouvoir supputer dans une large mesure les chances d'échecs ou de succès ?

C'est pour s'orienter dans cette voie que, dans les pays où l'emploi des parasites a pris en agriculture une importance de premier plan, on se rallie de plus en plus à l'idée des études biologiques préalables effectuées dans les patries d'origine. Avant de se lancer dans une campagne nouvelle pour acclimater les ennemis d'un insecte exotique récemment introduit, il convient, estime-t-on, de rechercher quelles sont, dans ce pays, les conditions d'existence de l'insecte ravageur d'une part et celles des ennemis de ce dernier d'autre part. C'est dans ce but que nous voyons établi à Hyères, près de Toulon, depuis de longues années déjà, un laboratoire dépendant du Département de l'Agriculture des États-Unis et dont les travailleurs se consacrent à l'étude des parasites qui attaquent les très nombreux insectes nuisibles importés d'Europe en Amérique par la voie du commerce. Non loin de là et en fréquente relation avec le précédent, se trouve à Menton un laboratoire relevant de notre Ministère de l'Agriculture. Il est également spécialisé dans les études sur les insectes nuisibles aux cultures et sur leurs ennemis. A l'aide de cages ou d'incubatrices spécialement aménagées, on y fait l'élevage de Coccinelles et de parasites utiles divers que l'on cherche à acclimater sur la Côte d'Azur, d'où chaque année on fait des expéditions dans

les pays où leur introduction devient nécessaire. Des colonies de Coccinelles australiennes sont ainsi parties de Menton pour se fixer et se multiplier avec succès dans tout notre domaine nord-africain, en Espagne, en Égypte, en Syrie et jusqu'au Mexique.

De telles organisations marquent un dernier progrès dans la lutte que l'Homme a engagée contre l'Insecte destructeur, celui de mettre les travailleurs de chaque pays à même de bénéficier des résultats acquis en dehors de ses frontières, celui enfin de réaliser l'alliance des peuples contre l'ennemi commun.

En approchant du terme de cette lecture, ma conscience se trouble d'une obsédante inquiétude. En vérité, c'est un bien noir tableau de ma très chère amie, la bête articulée, que je vous ai présenté! N'allez-vous pas la mésestimer? Ne va-t-il pas ressortir de mon exposé que la seule utilité qui puisse être concédée à l'Insecte est celle de se dévorer lui-même par l'intervention de représentants de sa race spécialement entraînés à cet effet? Vite, remettons les choses au point! — Comme tant d'autres thèses, celle des rapports entre l'Insecte et l'Homme se présente sous deux faces qui s'opposent. Laisant dans l'ombre les bienfaits de l'Insecte, je n'ai montré que les torts qu'il nous cause, au risque de paraître justifier le dire de ceux qui prétendent que le préjudice porté laisse au cœur de l'Homme plus de traces que les services rendus. Sentant le poids de ma faute, qui s'est encore aggravée par des expressions de langage dont l'anthropocentrisme a dû faire frémir d'horreur mes confrères biologistes, je ne puis rester sous le coup d'une

responsabilité aussi lourde, et, dans la mesure du possible, je veux réparer!

Le temps me manquant pour glorifier le monde des insectes, il me suffira, pour sa défense, de faire appel à ceux qui nous donnent le plus doux des aliments et le plus somptueux des textiles; j'évoquerai aussi la légion des Abeilles domestiquées ou sauvages, artisanes pour la plante de la fécondation croisée, sans lesquelles tant de nos belles récoltes disparaîtraient de la terre. *Primum vivere*, le pouvoir primordial de vivre, voilà en fin de compte ce que l'Insecte donne à l'Homme et, par surcroît, Abeilles, Fourmis, Guêpes ou Termites, ne lui donnez-vous pas aussi celui de philosopher sur vos étonnantes communautés, où nos eugénistes et nos politiciens pourraient trouver de puissantes inspirations, mais dont les expériences sociales démesurément osées nous invitent pourtant à chercher ailleurs l'idéal!

UN QUART D'HEURE AVEC MOZART

PAR

M. ADOLPHE BOSCHOT

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

MESSIEURS,

On dit souvent, et avec raison, qu'il faut surtout parler de ce que l'on aime. J'ai donc choisi un sujet que j'aime depuis longtemps, et je vous parlerai de Mozart.

Chaque jour, ce qu'on sait de lui devient plus précis et plus abondant : je voudrais donc essayer, durant un quart d'heure, de vous mettre en présence de Mozart lui-même.

Faut-il vous rappeler que vous avez souvent regardé, au Musée du Louvre, un de ses portraits? Dans la salle Daru, la peinture française du XVIII^e siècle fait sourire sa féerie enrubannée, et l'on s'arrête volontiers devant une toile fort séduisante, où de grands seigneurs écoutent le tout jeune Mozart.

Ce tableau anecdotique fut exposé au Salon de 1777 ; il a pour titre : *le Thé à l'anglaise, chez le prince de Conti*. Je ne vous décrirai pas les hautes boiseries d'un blanc crémeux ; je ne vous citerai pas les noms de ces dix-sept personnages, qui s'égrènent de gauche à droite, comme pour une ingénieuse mise en scène. On les connaît tous, d'après une ancienne « réplique », où leurs noms étaient inscrits. Ces élégants sont du bel air, avec leurs habits brodés, couleur ponceau, bleu-céleste, puce, chamois ou cramoisi. Le peintre de genre, Ollivier, a tiré leurs bas blancs avec une correction irréprochable ; mais il a représenté leurs visages d'une façon plus incertaine. Quant aux dames, assises devant de petites tables, elles font valoir de longues et amples robes d'étoffes brochées, où l'on s'étonne de voir encore le pli Watteau, qui date de la Régence.

Or, entre deux hautes fenêtres à petits carreaux, il y a un grand clavecin. Et un tout petit bonhomme de claveciniste, un enfant, à visage triste, est juché sur une grande chaise. Pour que ses mains soient au-dessus du clavier, on a dû exhausser l'enfant sur des coussins. Hélas, cette poupée au corps malingre et à la tête trop grosse, cet enfant-phénomène, que l'on montre dans les salons comme une bête curieuse et savante, c'est le futur musicien qui fut la musique même, et qui devait mourir à trente-cinq ans, usé par la misère et par une incessante éclosion de chefs-d'œuvre.

Le tableau du *Thé à l'anglaise* est fort célèbre. Mais quel préjudice n'a-t-il pas porté, depuis un siècle et demi, au Mozart qui compte le plus, c'est-à-dire au grand

artiste créateur. Dans de nombreux esprits, il l'a rapetissé. Il a donné trop d'importance au petit prodige, qui improvise des amusettes au clavecin, et dont s'engouent les salons de Paris et de toutes les capitales. Une aquarelle de Carmontelle, conservée au musée de Chantilly et popularisée par la gravure, a fortifié encore cette légende de l'enfant-phénomène. Cette légende n'est pas fausse ; mais ce n'est là qu'un aspect passager de Mozart, et il ne faut pas que les succès d'un enfant nous cachent les grandes œuvres d'un tel génie, et nous rendent insensibles à leur profondeur d'expression. Car ses grandes œuvres, si parfaites et si novatrices, ne sont pas seulement les prodigieuses réussites d'un musicien consommé, elles sont toutes vivantes des rêves et des émotions d'un cœur qui a souffert, tout en conservant sa douceur, sa tendresse et sa pureté.

Deux tableaux viennent de nous le montrer en soirée d'apparat et choyé chez les grands. Mais sous ce beau décor, combien de tristesses ! Quand il a six ans, le voilà, déjà, errant à travers tant de pays... Son père, sans argent, bat monnaie avec le petit prodige. En dix années, cet enfant qui grandit mal, nourri de privations, est traîné de ville en ville et montré, comme une curiosité, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, en Italie et en Autriche. Et les tournées de concerts, dans plusieurs de ces pays, se renouvellent, se prolongent, sont fort pénibles. Et plus d'une fois, le pauvre petit est malade.

Dès l'enfance, voilà donc un sévère apprentissage de la vie, Avec son père si clairvoyant et raisonnable ; avec

sa sœur plus âgée ; avec ceux qui les accueillent, tantôt serviables et tantôt perfides ; avec les musiciens et gens de théâtre, dont les mœurs sont alors celles d'un roman d'aventures, — quels entretiens, quels contacts, qui révèlent à l'adolescent tout ce qu'on peut attendre des hommes.

Et pourtant il reste bon. A toutes ses épreuves, il oppose, non pas tant de la résignation ni une tension de la volonté, mais plutôt une sorte d'insouciance et de détachement sans nulle aigreur. Toute sa vie, il restera gentiment gamin, comme beaucoup de gens de théâtre, autrefois... Dans ses lettres, comme dans sa musique, la tristesse se détend, très vite, en une joie bondissante, qui s'amuse d'elle-même. L'*adagio* rêveur, le *maestoso* mélancolique appellent un *presto* d'opéra buffa. Mais cet accès de joie, fort souvent, fait place à une allégresse bien différente. Par un privilège merveilleux, voici un sentiment plus calme, plus intérieur, et d'une tout autre portée ; car voici le sourire de la tendresse ; voici une naturelle douceur, une mansuétude, une inlassable puissance d'amour et de renaissante espérance, qui ressemblent vraiment à une grâce toute céleste. Sans presque le savoir et sans nul orgueil, il garde un reflet de l'allégresse franciscaine. Dans la musique de toute sa vie, s'épanouit une lumière surnaturelle, parce qu'il a le cœur d'un enfant : *sicut parvulus*.

Dans son dernier voyage à Paris, en 1778, il est seul, avec sa mère. Notre XVIII^e siècle, dont le joli décor est souvent transporté au théâtre, ne fut pas tous les jours, ni pour tout le monde, un « Embarquement pour

Cythère ». Si nous cherchons le vrai Mozart dans les documents, nous ne trouvons pas une accumulation de galantes aventures, comme s'il s'agissait d'un Chérubin expéditif, ou même d'un futur Don Juan, qui attaque *allegretto e furioso*. Certes, il fut un homme, et il était trop musicien pour ne pas sentir que les femmes, comme le dira Wagner, sont « la musique de la vie ». Mais durant son dernier séjour en France, le cœur de Mozart était occupé par sa tenace passion pour Aloysia Weber. Et d'ailleurs, avant de suivre les fantaisies du désir, il faut avoir de quoi vivre, si l'on ne croit pas que se faire aimer soit un moyen d'existence. Or, à Paris, à vingt-deux ans, il ne sait que devenir. Tout se ferme devant lui. On l'accueillait mieux quand il n'était pas plus haut que son clavecin. Maintenant, bien qu'il ait écrit la moitié de son œuvre, c'est-à-dire quelque trois cents numéros sur six cents, bien qu'il soit à la veille de sa pleine maturité, on ne veut plus de lui. Il était bien plus curieux quand il n'avait que six ans; alors, comme l'écrit l'abbé Galiani, il était vraiment « une bête curieuse ».

Pendant cinq minutes, on le fête dans un salon. Mais combien de temps reste-t-il dans l'antichambre, au froid, dans les courants d'air? Quand il joue, parfois, il a encore les mains glacées... Qu'importe, on l'écoute si peu... Et puis, il revient à son gîte, à pied, à travers les rues obscures; pour épargner ses pauvres souliers et ses bas de cérémonie, il tâche d'éviter les tas de boue et les flaques d'eau. Il arrive enfin; mais que trouve-t-il dans son galetas?... C'est sa mère malade, déjà touchée par la mort. Pas d'argent pour la soigner. Il faudrait une garde.

Mais comment la payer? Mozart emprunte sur gages, vend quelques menus bijoux, fait des promesses... La garde reste. Mais dès que sa mère est morte, la garde veut être payée, tout de suite, et menace de prendre l'alliance sur le cadavre... Alors Mozart l'apaise en lui donnant une bague d'améthyste, qu'on a dû lui offrir après quelque concert... Et bientôt, en veillant près de la morte, il écrit à son père. Mais il n'avoue pas encore l'affreuse nouvelle. Doucement, avec des phrases caressantes, et pour amortir d'avance la souffrance, il lui fait part de craintes très graves. Et, pour le mieux tromper, il parle d'autres choses, et même de la mort de Voltaire, qui est la nouvelle du jour, et aussi de concerts, de projets musicaux, — et il a encore la force de sourire.

Quelle bonté, aussi spontanée que le jaillissement de son génie musical... Bien plus, de tels dons se manifestent d'une façon si naturelle, que lui-même ne semble pas avoir tout à fait conscience de ce merveilleux épanouissement. C'est fort heureux : il évita les mirages de l'orgueil. Et, dans son art, il conserva le goût de la recherche et de l'effort.

Jusqu'à ses derniers jours, et malgré les chefs-d'œuvre qu'il avait composés déjà, il garda, avec sa jeunesse intérieure, le désir de perfectionner son talent. Avec simplicité, avec humilité, mais aussi avec une clairvoyance efficace, toute pratique, qui ne se souciait d'aucune idéologie, Mozart s'efforçait, bonnement, d'être un bon musicien. Il voulait connaître toutes les ressources de son art, pour bien faire son métier. Manieur de notes, il cherchait à mettre les notes bien à leur place, pour

qu'elles servissent le mieux à l'expression et à la beauté.

C'est chose superflue que de parler de sa précocité et de sa mémoire musicales. Mais il faut signaler sa facilité d'assimilation. Tout ce qui est musique, tout ce qui peut devenir musical, est immédiatement saisi, happé, assimilé, et transfiguré.

« Je puis écrire dans tous les styles », avoue-t-il avec raison. Et pourtant toute son œuvre, si variée, ramène tous les styles à un seul, qui est le sien. Durant ses années d'apprentissage, combien d'artistes et de maîtres rencontre-t-il, à travers tous pays, et combien d'œuvres entend-il au théâtre, au concert et dans les églises. En un instant, il s'annexe tout ce qu'il trouve à sa convenance. Mais tout ce qu'il doit à des confrères de second plan, et tout ce qu'il réinvente au contact des maîtres les plus illustres, il le pénètre d'un charme et d'une beauté qui lui appartiennent en propre, et il le fait servir à une expression plus rapide, plus souple, plus passionnée. Car sans cesse, toute sa force intérieure s'est tendue vers une seule chose, qui est son idéal : la musique.

« Je suis, avoue-t-il à son père, tout enfoncé dans la musique... tout le jour j'en ai l'esprit préoccupé... » Et Mozart, d'habitude assez bref dans ses aveux sur son art, insiste, et redouble les termes :

« J'aime à réfléchir à la musique... à l'étudier... à la méditer. »

*
* *

Hanté ainsi par la musique, et séparé par elle des menues combinaisons de la vie journalière, Mozart, dans

la lutte pour l'existence, était forcément un homme vaincu. Et d'avance, dans ses rapports avec les femmes, il était condamné à ne pas mettre les avantages de son côté.

Parce qu'il a donné une vie immortelle à son Chérubin et à son Don Juan, on se figure qu'il eut de l'un et de l'autre. C'est inexact. Bien plus, pour les raisons que nous avons dites, c'est contradictoire à Mozart même, et c'est impossible. Quand Chérubin embrasse la soubrette, et quand il se prête comme une poupée à la comtesse de trente ans, il sait très bien ce qu'il désire. Certes, il chante la romance, mais il n'aspire qu'à déposer sa guitare. Et Don Juan, quand il chante encore une sérénade, après en avoir déjà chanté « mille et trois » rien qu'en Espagne, Don Juan n'aspire qu'à cesser de faire le musicien.

Chez Mozart, tout se transpose, le plus souvent, sur le plan sentimental et poétique. Évidemment, il ne faut pas croire qu'il fut un ange, puisqu'il fut un homme. Parmi les musiciens et les femmes d'opéra, il ne vivait pas dans un cloître. Il subit des entraînements; mais cela n'eut guère de conséquence dans sa vie si occupée par autre chose : ce ne fut là qu'une fantaisie pendant l'entr'acte.

Au contraire, quand son cœur est intéressé, toujours la musique intervient et parle, puisqu'elle lui remplit le cœur. A vingt ans, lors de son passage à Mannheim, c'est un poétique et tendre émoi pour une toute jeune pianiste. Il sait que dans quelques jours ils seront séparés... N'importe, il s'abandonne à un beau rêve. En pensant à elle, il écrit une sonate. Il la lui donne; et voici qu'elle

la joue à ravir. Ou du moins, l'amoureux est ravi... Quelques jours après, lorsque les deux adolescents sont obligés de se quitter, il lui demande de jouer encore cette sonate, où murmure sa propre tendresse. Il l'écoute, et il pleure... Idylle charmante, et qui ressemble à l'aurore du bonheur : elle est courte ; elle s'arrête, peut-être, avant la désillusion.

Il eut une longue passion pour une chanteuse. Quel désenchantement ! Il écoutait surtout la musique qu'il portait en lui-même et que magnifiait encore l'amour naissant : il croyait donc que son Aloisia Weber avait le plus grand talent du monde. Quand il séjourna à Paris, en 1778, son cœur était plein d'elle : il ne rêvait que de l'épouser. La chanteuse, qui courait encore après le succès, et qui pouvait avoir besoin du compositeur, n'avait pas dit non... Pour la revoir, il revient à Munich. Mais dix mois ont passé ; et la chanteuse est devenue à la mode. Elle tourne le dos à Mozart. Aussi bien, pense-t-elle, qu'est-ce que ce maladroit, ce lourdaud, qui n'arrive à rien ! Elle, on l'applaudit, on la courtise, elle a de l'argent... Mais lui, de quoi a-t-il l'air, dans cette livrée rouge d'un musicien de chapelle, et tout petit, avec une grosse tête et de gros yeux?...

Le malheureux Mozart l'aimait tellement qu'il continua de revenir dans la famille des Weber. Trois ans plus tard, il épousa la sœur cadette. Il fut d'ailleurs manœuvré par la belle-mère, qui le logeait en garni, près de sa fille, et qui était une gaillarde femme, une véhémence commère, et qui savait boire. Tout cela se passait dans un milieu de théâtre et de musique. Le

beau-père avait peu de florins, mais plusieurs cordes à son arc : ancien intendant, il faisait le violoncelliste à la chapelle, le copiste chez lui, le souffleur au théâtre, et le marchand de billets un peu partout. Il portait le prénom de Fridolin... Du moins, il eut un neveu, qui sera bientôt le génial auteur du *Freischütz*.

Quant à la fille de Fridolin, — Constance Weber, qui devient M^{me} Mozart, — c'était l'insignifiance en personne. Ni méchante ni bonne, ni intelligente ni complètement sotte, un peu étourdie et criarde, mais sans qualités ni défauts marquants, elle n'avait même pas une laideur réussie. Malheureuse chez ses parents, sacrifiée, employée à toutes besognes, elle était comme une Cendrillon (mais sans âme), et vraiment aplatie, anéantie par une vie sinistre, entre une mère terrible et un père baroque, ce vieux raté de Fridolin... Mozart en eut pitié. — « C'est une martyre », écrit-il; et il fut très doux pour elle.

La jeune femme, fille d'un copiste et sœur d'une chanteuse, était un peu frottée de musique. Elle aimait surtout le style fugué, assurait-elle. Mozart, pour elle, — et pour tâcher de l'intéresser à la musique, à *sa* musique, — écrivit donc d'admirables compositions où il employait le style fugué. Ces œuvres, composées pour sa femme, sont toutes de la première année de leur mariage : mais ensuite, durant dix années, il ne renouvela pas l'expérience. Bien plus, ces œuvres, au nombre de six, sont inachevées toutes les six. Et d'autres, de la même année et aussi en style fugué, — sans dédicaces, mais probablement pour sa femme, — sont inachevées aussi,

Comment?... Lui, si rapide, en pleine force créatrice, le voici arrêté, coup sur coup, alors même qu'il écrit, c'est-à-dire quand l'œuvre est déjà complètement faite dans son cerveau?

On sent bien ce qui se passe dans le nouveau ménage; et les manuscrits l'indiquent avec évidence... Mozart prend le papier : cette musique, qu'il entend en lui-même, sera pour sa femme. Déjà, au-dessus des portées, il a écrit la dédicace : « A ma chère Constance », ou, une autre fois : « A ma chère épouse... » Soudain, avant d'avoir écrit la musique jusqu'au bout, il n'y tient plus. Impatient de faire entendre à Constance cette composition qui doit bien sonner, il se met au piano-forte, et il joue... Quand il se retourne, il voit sa chère Constance plus muette, plus morne qu'un caillou... Découragé, tombant de son rêve, — lui si sensible, si frémissant, — il écarte ce papier qui lui fait mal : car, sur cette pauvre feuille, il voit son amour blessé, découronné... Et Mozart se remet à d'autres besognes qui pressent. Mais, le lendemain peut-être, il voit que sa « chère épouse » se délecte, quand un beau garçon fait le farceur et lance de « grossières sottises ».

Mozart, dix années durant, continua de l'aimer et de l'envelopper d'une tendresse caressante. Dans cet amour, qui n'était pas aveugle, il y avait de la pitié douloureuse, maternelle, pour une âme disgraciée.

Il mourut bien avant sa femme : il s'était épuisé pour lui donner une existence tranquille. Quand il fut conduit au cimetière, presque seul avec le prêtre et les porteurs, sa femme n'était pas près de lui. Mais ce ne fut pas de sa faute, elle était un peu souffrante, et se retira chez des

amis, plus au calme. — Et puis la veuve prit un pensionnaire, devint sa maîtresse, et finit par l'épouser : tout cela n'était pas de sa faute ; elle n'avait pas de quoi vivre. — Le nouveau mari arrangea les papiers de Mozart selon sa guise, il répandit plus d'une calomnie sur son prédécesseur, et publia un livre perfide. Quant à la veuve, était-ce de sa faute, et comprenait-elle ce qui se préparait sous ses yeux?...

Tels sont quelques faits qui se rapportent au mariage et à la vie amoureuse de Mozart. Vraiment, ils n'ont rien qui fassent penser ni aux coquettes espiègleries d'un Chérubin, ni aux trépidantes victoires d'un Don Juan. Ils affirment non seulement la souffrance d'un cœur plein d'amour, mais encore le pardon, la tendresse souriante, qui jaillissent d'un cœur plein d'une mansuétude inépuisable.

Quand on cherche le véritable Mozart, on trouve que sa vie réelle, et plus encore son œuvre, sont supérieures à sa légende. Chaque fois qu'on s'approche de lui, on découvre de nouvelles raisons de l'admirer, de l'aimer, et de lui être reconnaissant. Et même il nous apprend à aimer aussi les autres musiciens. En effet, parce qu'il portait de l'amitié aux artistes sincères, et parce qu'il vénérât ses grands devanciers et ses maîtres immédiats, il nous enseigne à ne pas être exclusifs. Le vrai culte envers Mozart défend d'être injuste envers les maîtres d'autrefois et envers ceux d'aujourd'hui. Mozart, à son époque, savait être « moderne » : non seulement il s'inspirait de la musique que d'autres élaboraient autour de lui ; mais encore, quand il mettait à la scène les *Noces de Figaro*,

c'étaient ses contemporains mêmes qu'il transportait sur le plan idéal de l'art.

Parmi les autres maîtres, il nous attire avec une douceur irrésistible. Si le doute et la tristesse nous atteignent, Mozart les dissipe dans son charme. Loin d'être superficielle ou inexpressive, sa musique est la confidente immédiate de son cœur : au théâtre, et dans le domaine qu'on désigne par le mot ambigu de *musique pure*, elle est toute vivante de ses aspirations, de sa tendresse et de ses rêves. Sincère, spontanée et sans cesse méditée en lui-même, elle apparaît avec ce sourire lumineux, cet épanouissement printanier, qui est la forme visible de la mystérieuse, de l'éternelle enfance de son cœur.

Enfin cette musique nous fait aspirer vers une Beauté dont nous avons plus besoin que jamais. Car une telle Beauté, toujours expressive et frémissante de vie, est aussi une révélation de l'équilibre, de la grâce et de la raison. Et Mozart la transfigure encore dans la lumière de l'amour.

L'ÉCRIVAIN
DANS LA
SOCIÉTÉ D'APRÈS-GUERRE

PAR

M. GEORGES LECOMTE

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Vauvenargues a dit : « On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les Lettres. »

Certes, en France, — jusqu'à présent du moins, — le goût de la littérature, des idées profondes ou fines, clairement exprimées dans une jolie forme, a été tenu pour une élégance.

Même à notre époque de mercantilisme, de plaisirs violents et rapides, où l'argent semble éteindre toutes

autres valeurs, où la matière brime insolemment l'esprit, la France, bouleversée par la guerre, inquiète des fringales et de la démoralisation qui en résultent, déçue par une paix qui n'a pas suffisamment rasséréiné l'atmosphère du monde, témoigne d'une curiosité intellectuelle qui lui fait honneur.

Il est vrai que, avec la calme hauteur qui donne à son ironie un accent si particulier, Vauvenargues ajoute : « La plupart des hommes honorent les lettres comme ils honorent la religion et la vertu, c'est-à-dire comme une chose qu'ils ne peuvent ni connaître, ni pratiquer, ni aimer. »

Terrible arrêt, auquel mon incurable optimisme refuse de souscrire. Malgré certaines apparences contraires, notre époque — j'en ai la conviction — aime sincèrement les belles histoires qui, un instant, l'élèvent au-dessus des tracasseries matérielles. Elle se plaît aux débats d'idées qui la distraient du terre-à-terre où elle risquerait de s'enliser fort tristement, malgré ses éclats de rire et la lugubre cacophonie des jazz-bands.

Mais ceux-là mêmes qui raffolent de ces histoires s'intéressent-ils au sort des écrivains qui leur en font la surprise, et aux conditions de leurs travaux ? Se demandent-ils comment vivent ces montreurs de lanterne magique ?

Certaines personnes insouciantes semblent croire que les ouvrages de l'esprit sont aussi nécessaires et indéfiniment renouvelables que les phénomènes de la nature. Elles ne doutent pas plus du périodique retour de leur joie que devant le prodigieux chef-d'œuvre d'un arbre en fleurs au printemps, ou la féerie des étoiles à travers les

frémissantes ramures de la forêt. Combien de lecteurs songent à se dire que cette précieuse fécondité risque d'être contrariée par la dépravation des mœurs et l'injuste rigueur des lois?

Quelle imprévoyance et quelle ingratitude! Ces magiciens sont des hommes. Pour créer, il faut qu'ils vivent, qu'ils aient le temps et la force d'observer, de s'émouvoir, d'imaginer, d'écrire. Ils ont un foyer, et à ce foyer des besoins et des devoirs. Ils ne peuvent goûter la sérénité indispensable à leurs travaux, s'ils n'ont et ne dispensent autour d'eux un peu de bonheur, de quiétude et de confiance.

Parmi les plus sincères amis de la littérature, en est-il beaucoup à savoir que la propriété des écrivains — comme celle des artistes — sur leur œuvre, est la seule propriété qui ne soit pas perpétuelle? Savent-ils que les revenus du travail pour créer cette propriété temporaire sont frappés des mêmes impôts que les revenus pouvant se transformer en propriété perpétuelle? Savent-ils que, depuis la guerre, malgré le renchérissement de la vie, seuls parmi les créateurs, les écrivains restent à peu près payés comme avant la tourmente, et que, pour vivre, pour donner à leurs enfants l'éducation et le pain, la plupart d'entre eux doivent se résigner à cinq fois plus d'accablantes besognes qui, peut-être, nous privent de maints grands livres?

La spéculation triomphe. Les intermédiaires se gorgent. Les fournisseurs de victuailles et de plaisirs se disputent terres, châteaux et bois. Seule, l'intelligence est traitée en parente pauvre, surannée et ridicule.

Bientôt, s'il n'a fortune ou emploi, l'écrivain ne pourra vivre de sa plume, c'est-à-dire travailler. Il se retrouvera dans les conditions de la vie littéraire au XVII^e siècle, époque où, malgré le génie de certains d'entre eux et l'éternelle gloire dont ils paraient la France, les écrivains n'avaient point un rôle social ni des conditions de vie en rapport avec la beauté de leur œuvre.

La prétention au moindre profit par la création littéraire était tenue pour indigne de « l'honnête homme ». Pour la blâmer ironiquement, on avait même trouvé cette expression : « Mettre son esprit en roture ». Seul alors, La Bruyère, dédaigneux de l'argent pour lui-même, revendique pour le simple écrivain le droit à la vie. Rappelons-nous son fameux portrait d'*Antisthène* : « Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plume, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire ; dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ?... »

A part une bohème pittoresque, libertine, suspecte et méprisée même par les gens de cour qui se divertissaient en la fréquentant, les écrivains, s'ils n'étaient de grands seigneurs que leur rang et leur patrimoine préservaient de tels soucis, n'avaient d'autre ressource qu'un office au palais ou dans la maison des princes, que la libéralité d'un duc, d'un comte — ou d'un financier. Une aumône toujours et parfois chèrement payée.

Ne connaissons-nous pas le sort précaire de ceux qui, même très grands et justement glorieux après avoir enri-

chi de vingt chefs-d'œuvre la France, ne voulurent ou ne surent se pourvoir d'un abri quelque peu doré? N'est-ce pas Corneille vieilli et solitaire qui, malgré *le Cid*, *Polyeucte*, et tant d'autres chefs-d'œuvre, en était réduit à se lamenter auprès de Boileau : « Je suis soûl de gloire et affamé d'argent » ?

C'est le XVIII^e siècle qui, demandant, avec toutes les libertés, celle de l'écrivain, fit reconnaître aussi qu'il pouvait sans déchoir vivre de sa plume. C'est à Beaumarchais, Voltaire et Diderot qu'est due cette métamorphose dans les idées. Pourtant, après leur victorieux effort de justice, Chamfort pouvait encore écrire avec mélancolie : « Le travail du poète — et souvent de l'homme de lettres — lui est bien peu fructueux à lui-même, et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps. »

Surtout, ce que Voltaire, Diderot, Rousseau et, avec des voix sans doute moins retentissantes, les autres écrivains du XVIII^e siècle établirent, c'est le rang social de l'écrivain, son influence, son action.

Rappelons-nous la lettre de Diderot à Necker : « ... L'opinion, si mobile, dont vous connaissez toute la force pour le bien et pour le mal, n'est, à son origine, que l'effet d'un petit nombre d'hommes qui parlent après avoir pensé, et qui forment sans cesse, en différents points de la société, des centres d'instruction d'où les erreurs et les vérités raisonnées gagnent de proche en proche, jusqu'aux derniers confins de la Cité... Qui est-ce qui parlera de votre travail et en parlera dignement? Qui est-

ce qui en assurera le mérite et en accélérera le fruit? C'est celui dont la fonction habituelle est de méditer, c'est celui dont la lampe éclairait vos pages pendant la nuit, tandis que les autres citoyens dormaient autour de lui, épuisés par la fatigue des travaux et des plaisirs, c'est l'homme de lettres, le littérateur, le philosophe... »

Ainsi établi dans son rôle de guide, dans ses droits de propriété sur son œuvre, que la Révolution a inscrits dans ses lois, l'écrivain du XIX^e siècle hérite de ses aînés le droit de plus librement écrire et de trouver dans la rémunération de ses écrits une existence plus large et plus digne à la fois. Il a un pouvoir reconnu et grandissant. L'art de l'écrivain est devenu une profession respectée.

Jusqu'au long cyclone de la guerre qui, accumulant plus encore de ruines morales que de ruines matérielles, a bouleversé toutes les valeurs, l'écrivain a presque toujours pu vivre en faisant œuvre de beauté, en évoquant le passé ou en étudiant les mœurs, les hommes, les idées d'aujourd'hui.

Mais les décevants lendemains de la guerre ont fait de l'écrivain un « demi-solde », — encore « quart de solde » serait-il plus exact! — un « demi-solde » qui, d'ailleurs, sauf exceptions glorieuses, n'a presque en aucun temps touché la solde entière!

Fiers de servir selon leurs moyens la France et la pensée française, ils se résignaient silencieusement, — au milieu de la résignation générale à tant de peines communes, — aux dures souffrances particulières à leur état. A ces maux ils trouvaient une consolation dans

l'espoir que, la tourmente passée, les pacifiques travaux de l'esprit bénéficieraient d'une faveur nouvelle et que, noble pourvoyeuse d'idées, de rêves, de poésie, d'émois humains, la littérature connaîtrait des jours radieux.

D'entre *les Croix de Bois*, ô Roland Dorgelès, où les survivants continuaient à se battre sur les tombes bouleversées des morts, *les Vainqueurs*, évoqués par Georges Girard, se dressèrent aux joyeuses sonneries annonciatrices de la délivrance. Et ceux que, dans l'un des plus puissants poèmes inspirés par la lutte infernale, le poète Henry-Jacques appela *Nous, de la Guerre*, marchèrent, le cœur battant de joie et d'espérance, vers les douceurs, les fêtes et les travaux de la Paix. Ce fut la suprême *Relève du Matin*, ô Henry de Montherlant.

Après l'avoir saluée de toute leur jeune allégresse, ces sauveurs de la Patrie et de la liberté française, qui avaient le plus pâti de la guerre, puisque, l'ayant faite, ils en étaient *les Martyrs*, ô Georges Duhamel, vinrent rejoindre les aînés que leur âge ou leurs misères physiques retenaient loin de la bataille.

Ayant réussi à se faire une âme presque pareille à la leur, ces aînés n'étaient pas tous des ingrats !

Sous les drapeaux de la victoire qui pavoisaient nos villes, ils retrouvaient les camarades mutilés auxquels de trop cruelles blessures ne permettaient plus de nouveaux combats et qui, tout en mettant au service du pays leurs dernières forces, chantaient la grandeur morale de la France ou, ainsi qu'Alfred Droin, dans son beau poème *A l'ombre de Sainte-Odile*, la douceur de voir l'Alsace comme la Lorraine à jamais réintégrée au foyer français.

Mais, hélas ! quelle déception pour les héros et les saints qui surgissaient des tranchées, où, quatre ans, leur cœur battit *Sous la Terre de France*, ô Pierre-Paraf, pour les victimes squelettiques des prisons allemandes à qui le beau pain doré de France fut un si doux réconfort, comme pour les résignés de l'arrière attendant la résurrection de la vie intellectuelle et du prestige qui, dans un monde bien ordonné, doit s'attacher aux travaux de l'esprit !

Les lions qui nous revenaient si forts de leur enthousiaste élan vers les œuvres de paix, ne tardèrent pas à n'être plus que *les Lions en croix*, comme les appelle l'un d'entre eux, le romancier André Lamandé. Avec eux, leurs cadets dont la voix retentit impérieusement frémissante, et les écrivains de la génération précédente qui n'ont pas le droit d'être compris sous ce beau titre, n'en furent pas moins crucifiés et déçus.

Plus de papier, et du papier trop cher. Chez les éditeurs, les publications ralenties et trop souvent rémunérées presque aux taux d'avant-guerre. Dans les journaux et les revues, à peu près le même régime. Sous toutes formes et en toutes circonstances, dans le vertige de lucre et de plaisir qui caractérise notre époque, dans cette domination de l'argent et l'arrogance de la matière, le pire sans-gêne à l'égard de la littérature et un dédain croissant pour les travaux de l'esprit qui, dans le langage d'aujourd'hui, « ne payent pas ! »

Injustice suprême ! Tant d'imagination, de raison, de savoir sans récompense ! Quelles fortunes conquerraient les écrivains si, moins attachés à leur art, ils utilisaient en

d'autres domaines l'activité intellectuelle, la connaissance des hommes, l'esprit d'invention, les méthodes de raisonnement, l'ingéniosité dont ils font preuve dans les livres ! N'est-ce pas ce que déclare Montaigne lorsqu'il nous représente le philosophe Thalès s'appliquant soudain aux affaires pour démontrer à certains railleurs qu'il n'était pas incapable de fructueux négoce : « Ayant ravallé son service du proufit et du gain, il dressa une traficque qui, dans un an, rapporta de telles richesses qu'à peine en toute leur vie les plus expérimentés de ces mestiers-là en pouvaient faire de pareilles. » Évidemment, Thalès était très doué. Et rares sont les écrivains prêts, même pour un seul an, à se distraire de leur œuvre.

Alors, pour la plupart d'entre eux, dès le lendemain de la guerre, commença une nouvelle vie secrètement héroïque, qui, depuis huit années, ne fait qu'empirer. Le « demi-solde » littéraire se résigne à toutes les tâches et tous les retranchements. Plus de loisirs pour la méditation, l'étude, la flânerie, si doucement inspiratrice. Que de patience et d'énergie, de courageuse et confiante bonne humeur ! Le « demi-solde » des Lettres s'obstine, se rationne, sourit mélancoliquement, fait des mots qui le consolent un peu de sa gêne, de ses humiliations, des besognes où il se débat pour conquérir le moyen de poursuivre son œuvre. D'exigeants censeurs lui reprochent de ne plus avoir la force et le courage des vastes livres où tiennent tout un monde, toute une époque. Ils oublient que, même sous une signature connue, les éditeurs se refusent à publier de gros volumes. Alors il faut s'ingénier à des raccourcis de 250 pages pour les plus



complexes évocations d'idées, de personnages, de foules. C'est ainsi que, par un prodige de synthèse vivante et saisissante, un Henri Béraud parvient à résumer quatre cents ans du labeur et de la misère du paysan français dans les fresques splendides de son roman *Le Bois du Templier pendu*, livre court, qui est un grand livre.

Combien d'entre eux se répètent les vers que, aux beaux jours du système du financier Law, Voltaire écrivit dans son *Épître à Boileau* pour venger les écrivains du discrédit où la fièvre de l'agiotage reléguait alors, comme aujourd'hui, le travail intellectuel et le condamnait à de rudes pénitences :

L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême
Vidaient nos coffres-forts et corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'esprit; la sombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton Art poétique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur
Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.
On passa du Parnasse au rivage du Gange
Et le sacré vallon fut la place du Change!...
Tel qui, dans l'art d'écrire, eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier.

Adressés aux mânes de Boileau, ces vers de Voltaire ressemblent singulièrement à ceux de l'auteur des *Satires* qui, lui-même, dès 1674, avait fouaillé traitants et « commis engraisés du malheur de la France ».

Une fois de plus, nous avons la preuve que nos grands auteurs classiques sont toujours d'actualité!

Dès le XVII^e siècle, La Bruyère, déplorant le sort précaire des écrivains, n'allait-il pas jusqu'à prévoir — certes avec ironie — la nécessité du « second métier » que beau-

coup d'écrivains contemporains déclarent indispensable !

« Folie, simplicité, imbécillité, fait-il dire par Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe ! Avoir, s'il se peut, un office lucratif qui rende la vie aimable... J'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : « Vous écrirez ! » Ils liront, pour titre de mon nouveau livre : *Du Beau, du Bon, du Vrai, des Idées, du Premier Principe*, par Antisthène, *vendeur de marée*. »

Mais — ô prodige ! — ces difficultés, ce malaise, cette fâcheuse dispersion du talent en trop de besognes secondaires, l'actuel mépris — si peu déguisé — pour l'intelligence et le fruit dérisoire de ses travaux, n'empêchent pas l'éclat, la richesse, la diversité de la littérature d'après-guerre.

A l'heure où nous sommes de la vie française et en dépit des circonstances défavorables dont je n'ai rien tu, peut-on s'étonner d'un pareil élan ?

Après le cyclone de la Révolution et l'épopée impériale, le retour à la Paix fut salué par la magnifique explosion du Romantisme, préparée d'ailleurs dès la fin du XVIII^e siècle, dont nous restons éblouis et que notre gratitude s'apprête à justement fêter.

De même, au lendemain de 1870, nos désastres suscitèrent les plus féconds efforts de création. Tandis que, en son cœur de savant patriote, le grand Pasteur, si bon et si simple, se réjouissait de ses découvertes parce qu'elles étaient françaises, les plus hauts écrivains, dans un sursaut de leurs cœurs endoloris, cherchaient à s'élever au-dessus d'eux-mêmes ; ceux qui n'étaient qu'esprit, fan-

taisie, grâce, s'essayaient à des œuvres plus larges. Par des vers de Théophile Gautier, les plus fervents apôtres de l'Art pour l'Art disaient leur ambition de grandir la Patrie. Les chants de *l'Année Terrible* retentissaient dans les âmes. Renan nous donnait sa *Réforme intellectuelle*. Taine écrivait les *Origines de la France contemporaine*.

Magnifique fut l'essor intellectuel de la France après nos deuils. En cette résurrection, notre littérature eut un grand rôle digne d'elle.

Quelle humiliation si, dans notre sanglant triomphe, au milieu de tant de ruines entassées sur notre sol pour la liberté du monde et que personne ne nous aide à relever, les Lettres françaises ne donnaient pas la joie et la parure d'un éclatant renouveau!

Est-ce que, chez nous, la défaite pourrait être meilleure inspiratrice que la Victoire?

